HISTORIA
magazine

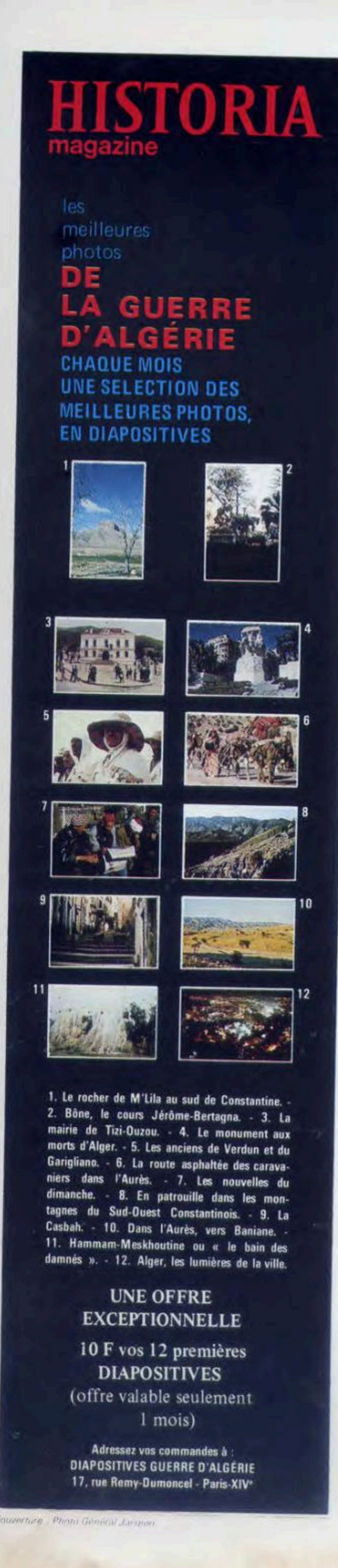
(42)



Hebdomadaire paraissant le lundi - n° 235 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES: SOUK-AHRAS



Couverture : Photo Général Jacquin



NOUVEAUX ACCROCHAGES A SAKIET-SIDI-YOUSSEF

Jean FONTUGNE

DANS un discours prononcé à Lille le 25 janvier 1958, le président Félix Gaillard fait preuve d'un certain optimisme quant à l'avenir dans son analyse de la situation politique de la France. Pourtant, au cours du même mois, les partis ne lui ont laissé aucun répit à l'Assemblée nationale, où est toujours appliquée, comme l'a souligné Antoine Pinay, la méthode de « la question de confiance à la mitrailleuse ». Certes, la loi-cadre et la réforme électorale pour l'Algérie ont été finalement adoptées sans pour autant avoir désarmé l'opposition des associations d'anciens combattants. Plus graves, cependant, sont les incidents qui se multiplient à la frontière algéro-tunisienne, et le nom du village de Sakiet-Sidi-Youssef apparaît de plus en plus fréquemment dans les communiqués. Au cours du mois de janvier, un nouvel incident dans cette région provoquera la rupture de facto *des relations diplomatiques avec Tunis.*

C'est de cette base que l'A.L.N. poursuit ses incursions en territoire algérien et tente d'envoyer à l'intérieur l'armement reçu de divers pays étrangers. C'est ce même mois que sera arraisonné le navire yougoslave Slovenija*; la saisie de son chargement confirme l'importante aide étrangère apportée au F.L.N., cette aide maintenant sollicitée directement des grandes puissances étrangères grâce aux bureaux établis par les chefs de l'insurrection, non seulement à Tunis, mais au Caire, à New York et même dans les pays du tiers monde et du bloc communiste. Il faut voir dans cette assistance les résultats possibles de la récente réunion du C.N.R.A. au Caire.*

Ainsi, en cette fin du mois de janvier, malgré le prêt de 635 millions de dollars que vient d'obtenir la France, la situation financière s'aggrave, alors que, sur le plan international, Paris est de plus en plus isolé. De plus, la division des partis, aussi bien dans la majorité que dans l'opposition, s'accentue et, à l'Assemblée nationale, le député Dronne n'hésite pas à demander qu'on fasse appel au général de Gaulle pour trouver une issue aux problèmes que le président Gaillard est difficilement en mesure de résoudre.

J. F.

NOTE DE LA RÉDACTION :

Durant la période des vacances au cours des mois de juillet et d'août 1972, *Historia Magazine Guerre d'Algérie* paraîtra aux dates suivantes :

3 juillet : 235 (42)	7 août : 238 (45)
10 juillet : 236 (43)	21 août : 239 (46)
24 juillet : 237 (44)	4 sept. : 240 (47)

A partir du 4 septembre, la publication de notre périodique redeviendra hebdomadaire.

SOMMAIRE N° 235 :

Ansaldi

René Bail

FRONTIÈRE EST: ÉCHEC A L'A.L.N.

Janvier à avril 1958. Dans ces trois mois-là s'inscrit ce qu'il a été convenu d'appeler la « bataille du barrage ». Et ce fut, pour le F.L.N., le tournant dangereux de la guerre. En effet, face à la partie de plus grande pénétration des katibas – la région qui, en territoire tunisien, va du « bec de canard » à Sakiet-Sidi-Youssef – et après la terrible opération du passage de la ligne électrifiée, les hommes de l'A.L.N., quand ils ont réussi à franchir les barbelés, se heurtent désormais aux parachutistes de Jeanpierre et de Buchoud, en alerte permanente à l'est.



Agoutin

pour les katibas et pour les paras, une obsession : le barrage

FACE à la ligne Morice, l'adversaire a disposé ses 1er, 2e, 3e et 15e faïleks dans les forêts de l'Ouest tunisien, à cheval sur la trouée de Souk-Ahras et sur la vallée de la Medjerda, entre le « bec de canard » et Sakiet-Sidi-Youssef. C'est un effectif de 1 200 hommes qu'il a massé là et qu'il veut faire passer en Algérie.

Le terrain, en territoire algérien, est très coupé et se prête admirablement à l'infiltration.

Des forains modernes

Le 1er R.E.P. de Jeanpierre agit sur la route Duvivier-Guelma, avec pour limite arrière le massif de la Mahouna. Le 9e R.C.P. est sur l'axe Souk-Ahras-vallée de la Medjerda avec comme limite arrière les massifs du Besbessas, du Kef-el-Aks, du Ras-el-Alia, noms qui résonneront longtemps aux oreilles des hommes du 9e R.C.P.

Tout l'hiver est occupé à équiper le terrain, à ouvrir les pistes qui permettront de porter compagnies, bataillons et régiments par tous les temps, en G.M.C., sur tous les sommets aussi bien que dans toutes les vallées les plus profondes. Plusieurs compagnies du génie, des dizaines de bulldozers sont occupés pendant des semaines à ces travaux.

Le 9e R.C.P. profite de ce temps mort pour prendre possession du terrain. Il vit en nomade sous la tente, changeant de bivouac chaque jour, déplaçant ses moyens logistiques, tels des forains modernes.

Tous les lieux de P.C., toutes les zones d'infiltration, tous les points forts sont reconnus.

Les hommes du contingent s'aguerrissent ; ils apprennent à vivre en nomades, ils apprennent à mouler leur manœuvre au terrain. Agiles et entraînés, ils en connaissent les moindres replis, les pentes les plus dures comme les sommets les plus hauts. Économes de la vie de leurs hommes, les chefs, à tous les niveaux, sergents et sous-lieutenants du contingent, capitaines, ont appris à manœuvrer leurs appuis : mortiers, artillerie, aviation.

Dans le même temps, l'adversaire s'entraîne lui aussi. Il lance sur le barrage de petites équipes de quelques hommes d'abord, puis des détachements plus importants, des sections entières, enfin des détachements de l'ordre d'une katiba. Il adapte sa tactique à l'obstacle ; au début, ce sont les cisaillements avec des pinces isolantes, mais il s'aperçoit vite que l'alerte est donnée dès que le courant vient à être coupé. Aussi découvre-t-il le système des ponts de fils conducteurs isolés mettant hors tension des portions de la haie électrique sans donner l'alerte. Plus tard, il s'entraînera à passer en rampant sous les fils, après avoir creusé le sol à la profondeur voulue pour ne pas risquer le contact.

Des deux côtés, les jeux se font, les techniques s'affinent, de nombreuses tentatives de franchissement ont lieu tant dans les secteurs du 1er R.E.P. que dans celui du 9e R.C.P. mais toujours l'alerte est donnée par le barrage. Les franchissements ont lieu généralement vers minuit. C'est alors que se déclenche le jeu de quitte ou double, qui doit être terminé avant la fin du jour suivant.



Coll. Buchoud

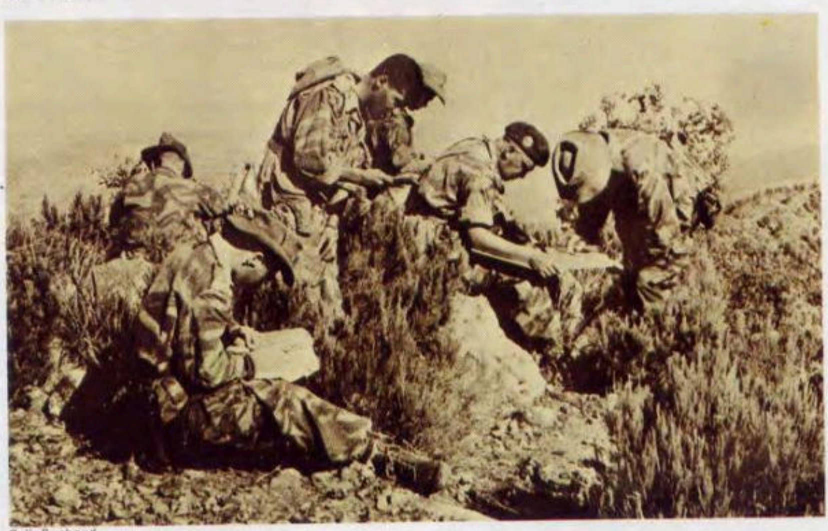
◀ L'*Alouette II* devient, pour les colonels Jeanpierre et Buchoud *(assis à l'arrière)*, le plus maniable des P.C. volants. Cartes sur les genoux, ils suivent, côté « fells » et côté paras, l'opération sur le terrain.



Coll. Buchoud

L'hélicoptère ▶ devient l'atout majeur. Il intervient dans les manœuvres finales d'encerclement, le dernier combat.

◀ Devant cette grosse sauterelle qu'on appelle *Banane*, des hommes du 9e R.C.P., avec armes et bagages, en tenue camouflée...



Coll. Buchoud

◀ Le colonel Buchoud sur le terrain. Il garde le béret amarante. Son régiment tient l'axe Souk-Ahras - vallée de la Medjerda, adossé aux massifs du Besbessas, du Kef-el-Aks et du Ras-el-Alia.

Une seule certitude : l'heure de l'alerte

Pour le F.L.N., l'enjeu est de foncer au plus loin pour gagner avant le lever du jour des points d'abri. Les chances de succès de la riposte reposent sur le degré de certitude et la valeur des renseignements sur lesquels seront donnés

Gérard Duché



Coll. Buchoud

◀ La bière est fraîche et le moral à marée haute. *A gauche,* l'aspirant Decara, *à droite,* le capitaine Lefur, du 9ᵉ R.C.P.

La bataille de l'armement porte ses fruits. Au cours des quatre premiers mois de 1958 un millier d'armes automatiques et 6 000 fusils sont pris. ▶



Coll. Buchoud

les premiers ordres. Un seul élément est absolument certain, c'est l'heure à laquelle le réseau a été cisaillé, c'est l'heure de l'alerte. Mais il faut ensuite acquérir au plus tôt la certitude qu'un franchissement a bien eu lieu et que l'alerte n'est ni une feinte ni un piège. Puis doit être reconnu le sens dans lequel a eu lieu le franchissement : s'agissait-il de détachements de recrues passant d'Algérie en Tunisie ou d'unités armées et équipées passant de Tunisie en Algérie ? L'importance du franchissement est également essentielle. Enfin, il faut avoir des indices sur la direction de fuite afin d'orienter la manœuvre d'interception. Certains de ces renseignements ne pourront être recueillis que grâce à l'intervention, durant la nuit, de patrouilles à pied fournies par les G.M.S. (groupes mobiles de sécurité) musulmans, accompagnées de chiens pisteurs. Tous les indices sont relevés, toutes les traces sont suivies.

Dès le lever du jour, les avions légers d'observation, les « piper », prennent l'air et fouillent le terrain de leur vue entraînée pour relever tous les indices, à défaut de certitudes. Le régiment de paras mis en alerte dès la première heure n'est engagé dans le courant de la nuit qu'après que les premiers indices ont été recueillis. Alors commence une longue étape nocturne en camions, sur des pistes cahoteuses pour atteindre les positions clés du terrain d'où il sera possible, grâce aux G.M.C. et aux hélicoptères, d'orienter la manœuvre dans une direction ou dans une autre. L'hélicoptère, tenu en réserve jusqu'alors, est utilisé à ce moment seulement, avec parcimonie en raison de son faible potentiel d'heures de vol. Puis c'est la manœuvre finale d'encerclement et le combat, qui va jusqu'au corps à corps et ne se termine bien souvent qu'avec la tombée de la nuit. ▶

29 avril 1958 : un appelé raconte l'engagement avec l'A.L.N.

Le 29 avril 1958, à 15 h 45, la 3ᵉ compagnie du 9ᵉ R.C.P. fut héliportée sur le djebel Mouadjène.

Les deux premières « bananes » se posèrent sans encombre, la suivante se fit sévèrement accrocher ; ce fut le début du plus dur engagement de la guerre d'Algérie, tant par les forces en présence et leurs armements que par la volonté de vaincre de chacun ; ce fut aussi le plus meurtrier.

Le 9ᵉ R.C.P. est une unité créée en 1956 et commandée par le colonel Buchoud ; il se compose d'une majorité d'appelés, entourés de cadres de grande valeur. Au contact de ceux-ci et par la difficulté des terrains sur lesquels ils ont nomadisé et combattu, de l'Aurès à la presqu'île de Collo, ses éléments se sont soudés et aguerris et le régiment est devenu un des tout premiers parmi ceux qui servaient en Algérie.

Le capitaine Beaumont qui commande la 3ᵉ compagnie est un brillant officier sorti de Saint-Cyr en 1949 et affecté déjà aux troupes aéroportées. Il servira pendant plus de deux ans comme chef de section en Extrême-Orient ; deux fois blessé, quatre fois cité à l'ordre de l'armée, chevalier de la Légion d'honneur, il reviendra d'Indochine proposé à titre exceptionnel pour le grade de capitaine. Après avoir été instructeur à Coëtquidan, il avait rejoint l'Algérie en août 1957.

Mais revenons à cet après-midi du 29 avril.

Quand nous embarquons dans les hélicoptères, nous pressentons que l'affaire sera d'importance. La veille déjà, nous avons mis hors de combat 120 H.L.L. pour un tué seulement dans nos rangs.

Après un vol d'une vingtaine de minutes, nous sommes posés sur un djebel dominant des oueds. La végétation est dense, petits arbustes et buissons plus ou moins desséchés, la visibilité est parfois très réduite.

Le largage est assez mouvementé, le feu étant nourri – certaines « bananes » rentreront criblées de balles, un parachutiste est blessé avant d'avoir sauté, il sera d'ailleurs encore touché sur le terrain.

Que s'est-il passé ?

Nous sommes tombés en plein dispositif ennemi ; très supérieurs en nombre, très bien équipés et armés, les fellaghas, dissimulés dans les arbousiers, ont en outre usé d'un stratagème : lorsque la première section a débarqué, ils ont fait mine de se rendre, les bras levés, puis, manœuvrant au sifflet, se sont couchés, découvrant une deuxième vague munie d'armes automatiques qui ont décimé les nôtres.

La compagnie est maintenant entièrement posée, soit environ 90 hommes, et complètement encerclée, ce qui gêne l'aviation. Les combats se déroulent à courte distance jusqu'au corps à corps sans liaison entre les sections et avec initiatives individuelles d'officiers, sous-officiers et même d'hommes de troupe. Les actes d'héroïsme ne se comptent plus.

Les rescapés des différentes sections se retrouvent sur un espace découvert autour du capitaine Beaumont, grièvement blessé à la tête mais continuant, soutenu par son radio, sa liaison avec le P.C. Les cadavres jonchent le sol et nous récupérons sur eux les chargeurs qui commencent à faire défaut.

Une percée a été faite vers le sud, seul point de repli possible. Il est bientôt 17 heures et la fin de la 3ᵉ compagnie approche. Déjà beaucoup sont tombés, le sergent Pfender, le sergent Colle, l'idole de ses hommes, qui l'auraient suivi n'importe où, et dont la perte est très lourde, puis le sous-lieutenant Thierry, chef remarquable en même temps que séminariste au visage enfantin, l'antithèse du para tel qu'il est trop souvent présenté par certains, le 2ᵉ classe Briswalter – fustigeant ses camarades, il ne veut pas céder un pouce de terrain –, le caporal Andrejak, qui, avant de mourir, cache son canon 57 dans les buissons, beaucoup d'autres encore dont les noms ne peuvent être tous cités ici.

Puis ce fut le capitaine Beaumont. S'affaiblissant de plus en plus, il ne tient que par une volonté extraordinaire ; ses propos deviennent incohérents, il réclame par radio un impossible parachutage de munitions. Frappé à nouveau, il tombe définitivement. Son radio, le chasseur Desmares, meurt à ses côtés.

Le bilan sera très lourd pour notre compagnie : le capitaine, 1 sous-lieutenant, 4 sous-officiers, 21 hommes tués ; 27 blessés, dont certains seront achevés sauvagement sur place.

Mais le dispositif se resserre autour des fellaghas, le 1ᵉʳ R.E.P. est arrivé en renfort et d'autres régiments font route vers ce secteur. Pendant ce temps, le colonel Buchoud a demandé aux survivants de la 3ᵉ compagnie d'aller chercher le corps de leur capitaine, resté sur le terrain. Ces hommes, qui viennent de s'en tirer miraculeusement, repartent derrière leur colonel. Mais la nuit commence à tomber et l'opération ne pourra se poursuivre. Les 150 véhicules du régiment sont alors placés sur la route, phares allumés, pour éclairer les lieux et ne pas permettre aux rebelles de quitter la zone d'accrochage ; six tentatives de franchissement seront repoussées pendant la nuit.

Le lendemain, le 9ᵉ R.C.P., le 14ᵉ R.C.P. et le 1ᵉʳ R.E.P. notamment nettoient le terrain. La bataille de Souk-Ahras se poursuivra trois jours encore jusqu'à l'anéantissement des rebelles.

De nos jours, il est de bon ton de considérer l'action principale des parachutistes en Algérie comme une vaste opération de police effectuée surtout dans le cadre de la « bataille d'Alger » par des hommes de métier.

La bataille des frontières et notamment le sacrifice de la 3ᵉ compagnie, composée en majorité de jeunes hommes du contingent qui ont accompli leur mission simplement parce que c'était leur devoir de Français engagés dans une action contre l'ennemi, montrent que leur idéal était pour le moins égal à celui du F.L.N., ce qui est évidemment plus gênant pour le repos moral de ceux qui, ayant simplement considéré que le but principal des soldats était de rentrer dans leurs foyers en se désintéressant complètement des problèmes de l'Algérie, ont bradé si facilement celle-ci.

Sergent Claude LASNE

Un ordre du jour au 9ᵉ R.C.P. daté du 6 mai rappelait que la mission impartie avait été menée à bien. En mars les unités rebelles infiltrées avaient été détruites et la région de Kef-el-Aks pacifiée. Puis, du 28 avril au 4 mai, les sept compagnies ayant franchi le barrage ont été aux trois quarts anéanties : sur 820 rebelles, 620 ont été tués ou capturés, Latrech Youssef, commandant du 4ᵉ faïlek, était parmi les morts.



Marbot

Trois « figures célèbres » du 9ᵉ R.C.P., les capitaines Beaumont, Bongeot et Gueguen.



Coll. Buchoud

***Briefing* en plein air, un jour où le 9ᵉ R.C.P. reçoit la visite du ministre de la Défense nationale, Jacques Chaban-Delmas. C'est un rameau d'olivier qui sert de règle au colonel Buchoud *(en tenue camouflée)* pour expliquer la manœuvre. Au fond, les généraux Salan et Loth devant Chaban ; de profil, Métayer, secrétaire d'État aux Forces armées ; au premier plan, le général Allard.**

fin avril, en "six jours ferme à l'armée rebel

L'hiver 1957-1958 est passé, par le 9ᵉ R.C.P., en nomadisation sur les arrières de Souk-Ahras, au fond de la toile d'araignée, en position d'interception. Dans le même temps, le F.L.N. opère sur le barrage maintes tentatives de franchissement. A chaque alerte, le 9ᵉ R.C.P. lance sa manœuvre, et ce régiment, composé d'hommes et de jeunes chefs du contingent, acquiert une résistance et une souplesse qui vont placer ces jeunes appelés à égalité avec leurs anciens et avec les légionnaires du R.E.P., leurs voisins et camarades de combat.

En trois mois, de la mi-janvier à la fin avril, le 9ᵉ R.C.P. passera soixante journées en opération, parfois avec ses seuls moyens, mais le plus souvent avec le renforcement des unités de secteur, 26ᵉ R.I., 152ᵉ R.I.M., 60ᵉ R.I., parfois aussi en liaison et en commun avec le 1ᵉʳ R.E.P.



a bataille de Souk-Ahras la porte est de l'Algérie

Ces opérations se terminent par des combats avec les bandes rebelles dont l'importance croît. Les bilans du 9ᵉ R.C.P. sont éloquents :

10 février : 39 rebelles mis hors de combat et 30 armes de guerre, dont 2 automatiques, récupérées ;

14 février : 20 rebelles et 25 armes de guerre, dont 2 automatiques ;

20 février : 78 rebelles et 50 armes de guerre, dont 3 automatiques ;

31 mars : 69 rebelles et 50 armes de guerre, dont 4 automatiques ;

7 avril enfin : 86 rebelles restent sur le terrain abandonnant 60 armes de guerre, dont 7 automatiques.

La manœuvre d'interception se fait de plus en plus efficace. La cadence s'accélère, les combats se font plus durs. Le plus gros franchissement a lieu le 15 février. A la fin de cette journée, la bande qui a tenté de passer en Algérie est décimée par le 1ᵉʳ R.E.P. aidé par le 9ᵉ R.C.P., venu en renfort en cours d'action.

Le télégramme officiel du général commandant le corps d'armée de Constantine associe dans un même texte les deux régiments :

Vous demande transmettre mes plus chaleureuses félicitations à toutes unités qui ont remporté un éclatant succès dans Beni-Mezzline du 14 au 16 février. J'adresse en particulier les témoignages de toute mon admiration au colonel Jeanpierre, commandant le 1ᵉʳ R.E.P., et à ses légionnaires ; au colonel Buchoud, commandant le 9ᵉ R.C.P., et à ses chasseurs, pour le dynamisme et la fougue avec lesquels ils ont pris l'ascendant sur un adversaire supérieurement agressif. Je m'incline devant ceux qui sont tombés dans ce rude assaut, et ceux dont le sacrifice a permis d'infliger à l'adversaire des pertes sans précédent s'élevant à 190 hors-la-loi tués, 181 prises de guerre, dont 13 mitrailleuses et 5 F.M.

Quelques jours plus tard, le 20 février, c'est sur l'axe Guelma-Sedrata qu'une nouvelle tentative de franchissement est réduite.

Télégramme officiel du général commandant le corps d'armée :

Vous demande transmettre au lieutenant-colonel Buchoud et à ses parachutistes ainsi qu'à toutes les unités placées sous ses ordres mes bien chaleureuses félicitations pour le brillant succès remporté le 20 février dans la région sud de Guelma. Le bilan éloquent de cette opération, 70 H.L.L. tués, 2 mitrailleuses, 3 P.M., 3 fusils de guerre, illustre à nouveau les exceptionnelles qualités du 9ᵉ R.C.P. et l'habileté de son chef.

Dans le même temps, une seule bande parvient à déjouer la manœuvre du 9ᵉ R.C.P., profitant du brouillard et d'une tempête de neige épaisse qui s'abattent toute la journée du 6 mars sur la région et qui font dire aux hommes du 9ᵉ R.C.P. qu'ils ont, ce jour-là, connu les pires conditions humaines.

Un brouillard providentiel

Au cours de cette journée, à un seul moment et pendant quelques secondes, le soleil a tenté de déchirer le brouillard sur les sommets du djebel Ours où progressait la 1ʳᵉ compagnie du 9ᵉ R.C.P. Dans cette brutale et brève éclaircie, les paras se sont trouvés, soudain, face à face, à courte distance, avec la bande rebelle. La surprise fut totale et égale des deux côtés, mais le brouillard s'est abattu brutalement sans que les armes aient eu le temps de parler. Les rebelles parvinrent à s'échapper grâce à cette complicité des conditions atmosphériques.

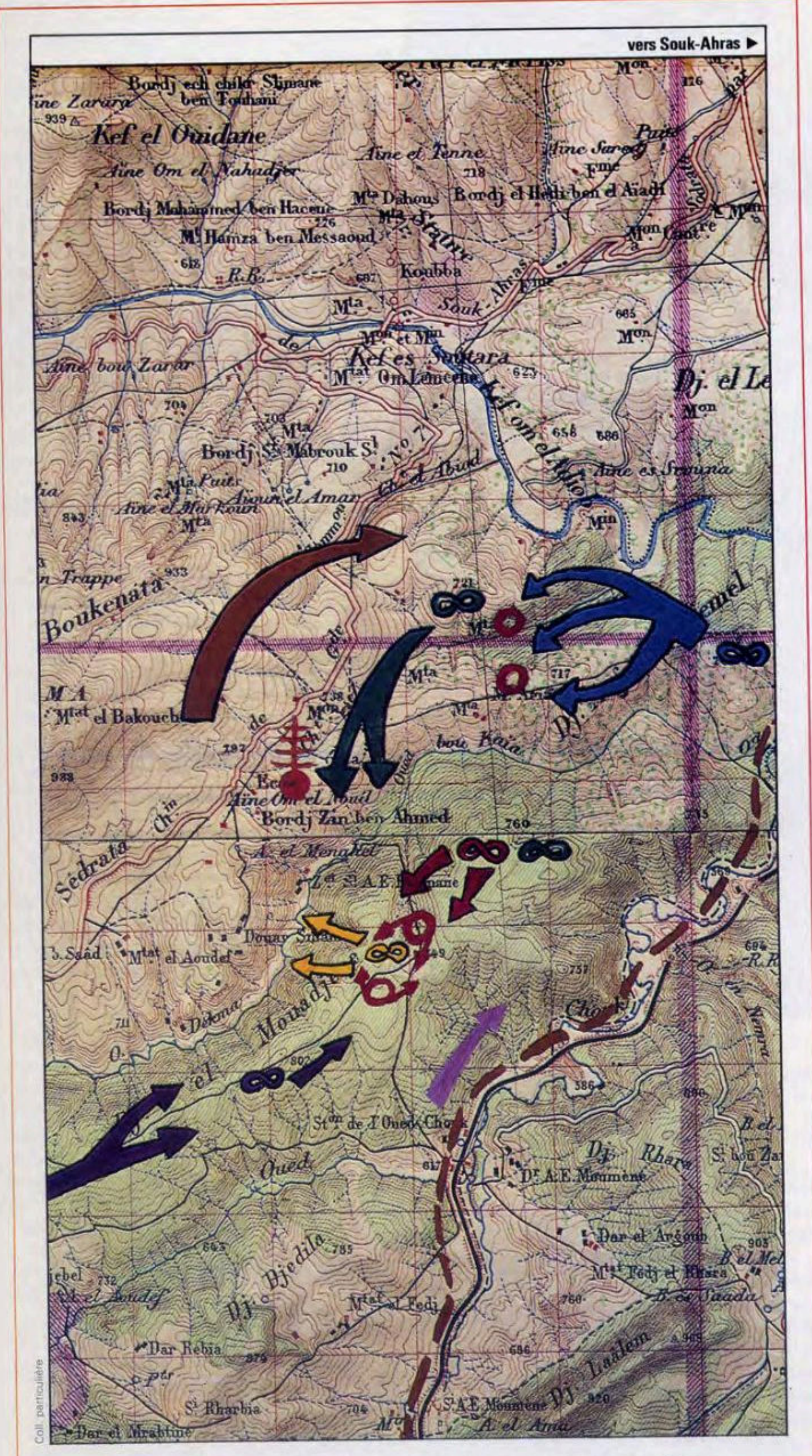
Mais, quelques jours plus tard, ils furent interceptés par les troupes du secteur de Constantine dans la région de Philippeville. Ainsi, au fur et à mesure que le barrage électrifié se terminait, les unités se rodaient et la manœuvre trouvait son efficacité. Si, en janvier et février, 35 % seulement des éléments adverses infiltrés étaient neutralisés, c'est 60 % en février-mars, puis 65 % en mars-avril et, finalement, 80 % fin avril, à la bataille de Souk-Ahras, qui étaient stoppés net après leur franchissement du réseau électrifié.

Du 28 avril au 3 mai, la bataille de Souk-Ahras a marqué l'échec définitif des rebelles dans leur tentative d'entrer en territoire algérien.

Le F.L.N., ayant échoué dans ses tentatives fractionnées de franchissement, décida de déclencher une offensive généralisée et de tenter de passer en masse dans une même zone, la région de Souk-Ahras, en essayant de submerger la riposte.

Voici comment il fit franchir le barrage électrifié à ses unités :

- Dans la nuit du 27 au 28 avril, c'est une compagnie de 180 hommes du ▶



L'OPÉRATION DU DJEBEL EL MOUADJÈNE

Dans la nuit du 28 au 29 avril une unité de l'A.L.N. a franchi le barrage. Immédiatement un bouclage est mis en place. Il comprend du nord-est au sud-ouest : 5 compagnies de Souk-Ahras, 3 compagnies du 60e R.I., la compagnie portée du 9e R.C.P., 6 compagnies du 1er R.E.P., le commando vietnamien, la 1re compagnie du 9e R.C.P., 3 compagnies du 151e R.I.M., 2 du 3e R.E.I. Les 2e et 3e compagnies du 9e R.C.P. sont posées sur le djebel.

un hasard ? l'A.L.N. atta

2e faïlek, destinée à la wilaya 3, à Bougie, et une section de 30 hommes de la 5e compagnie du 2e faïlek qui franchissent au nord de Souk-Ahras ;

- Dans la nuit du 28 au 29 avril, franchissement, au sud de Souk-Ahras, par deux compagnies de 140 et 100 hommes du 4e faïlek, destinées à la région de Kef-el-Aks (zone ouest Soûk-Ahras) et deux autres compagnies de 100 hommes chacune à destination de la wilaya 2, à Mila et Taher ;
- Dans la nuit du 30 avril au 1er mai, une compagnie du 4e faïlek de 140 hommes à destination de Kef-el-Aks et une section de 60 hommes à destination de la wilaya 2, à Collo.

La plupart de ces franchissements ont été effectués par des tranchées creusées sous le réseau électrique sans donner l'alerte.

Techniquement, la mission d'alerte du barrage avait échoué. Cependant, 80 % des effectifs qui avaient réussi à passer en territoire algérien pendant ces trois nuits ont été interceptés et détruits. Comment cela fut-il possible ?

Deux cadavres électrocutés

Les combats se sont déroulés pendant six jours, articulés autour du groupe mobile constitué par le 9e R.C.P., le 2/60e R.I., l'escadron de chars du 152e R.I.M., le 4e groupe du 8e régiment d'artillerie (et sa batterie de 55), le tout renforcé, à la demande, par le 1er R.E.P., puis par les 2e et 14e R.E.P. et par toutes les unités disponibles dans la zone de l'Est constantinois et même dans la zone de Philippeville.

C'est le 29 avril – veille de Camerone, fête de la légion – qui a été la journée critique, celle dont tout pouvait dépendre. Le commandement F.L.N. avait-il choisi ce jour intentionnellement ?

Cette journée fut terriblement dure pour le 9e R.C.P. qui perdit presque toute une compagnie et son chef, le capitaine Beaumont.

La veille, 28 avril, la plus grande partie des effectifs du F.L.N. ayant franchi le barrage au nord de Souk-Ahras avait été interceptée, détruite ou capturée.

Le 29, au lever du jour, une autre opération était en cours pour tenter de retrouver les rebelles qui, la veille, avaient pu s'échapper.

Mais, au cours de la journée, des renseignements successifs nous parvinrent, d'abord très incertains, puis de plus en plus précis, qui conduisirent à déplacer l'opération dans des conditions de rapidité d'autant plus grandes que l'heure s'avançait. Au lever du jour, c'est un habitant musulman d'un douar qui se

présente spontanément à un de nos postes et signale que, dans la nuit, un détachement de 25 H.L.L. portant deux armes automatiques est passé en provenance du barrage au sud de Souk-Ahras et s'enfuyait en direction de l'ouest.

A 9 heures, le secteur de Souk-Ahras signale que la visite systématique quotidienne du barrage par la patrouille de G.M.S. a révélé un franchissement par une bande importante dans la région sud de la localité. Ce passage s'est effectué sous le réseau électrifié sans donner l'alerte, mais l'heure du passage est inconnue. Deux cadavres électrocutés sont retirés du réseau.

A 10 h 30, un autre renseignement porté par un nouvel habitant précise que la bande rebelle qui a franchi le barrage est passée la veille à 21 heures.

A 12 h 55, un nouveau renseignement parvient du secteur de Souk-Ahras, signalant que l'autopsie des deux H.L.L. électrocutés dans le réseau a permis d'établir qu'ils seraient morts entre 5 et 7 heures.

A 14 h 55, la radio n'est plus assez rapide et les échanges se font par voie téléphonique VHF entre le P.C. du 9e R.C.P. et le secteur de Souk-Ahras. Le général Balmitgère est au bout du fil et annonce qu'un hélicoptère vient d'être tiré à son atterrissage à Souk-Ahras et qu'un détachement léger du groupe mobile de sécurité de Laverdure, en patrouille de recherche à l'ouest du barrage, vient d'accrocher un important détachement adverse. La communication se termine par ces mots : « Je n'ai plus de moyens. Je passe l'action à votre charge. »

Le renseignement du lever du jour

Ces renseignements successifs sont suivis de décisions et de manœuvres de plus en plus rapides, de plus en plus vastes. Il s'agit en effet de rameuter des effectifs dont l'importance dépasse les capacités de commandement du P.C. du 9e R.C.P. Le colonel Craplet, adjoint opérationnel de la zone, intervient et fait affluer les renforts. Dans le courant de la journée, au gré du rythme des renseignements, la manœuvre a été démontée, remontée et retournée trois fois de suite. C'est le dernier de ces renversements qui a fait le succès de la journée.

A 15 heures, deux régiments de paras, les 9e et 14e R.C.P., la valeur de sept bataillons d'infanterie, 2-3/60e R.I., le 1/151e R.I., les 1-2/152e R.I., un bataillon du 153e R.I. et les groupes de compagnies nomades algériennes, exploitant le renseignement du lever du jour, sont engagés dans une zone large et profonde,



Symbolique militaire

LES UNITÉS DE SURVEILLANCE DU BARRAGE

De haut en bas et de gauche à droite : **3e régiment de parachutistes coloniaux, 18e régiment de dragons, 8e régiment de parachutistes coloniaux, 1er régiment spahis marocains, 31e régiment de dragons, 6e régiment de spahis marocains, 1er régiment de spahis algériens, 1er régiment de hussards parachutistes, 1er régiment d'infanterie de marine, 150e régiment d'infanterie, 8e régiment de tirailleurs sénégalais, 2e régiment d'infanterie coloniale.**

subtile manœuvre du 9ᵉ R.C.P. : les "fells" cloués au sol par la lumière

située à une distance du barrage correspondant à celle qu'aurait pu franchir un élément rebelle infiltré dans la nuit. Toutes les unités sont en cours d'opération de fouille du terrain loin des véhicules.

C'est à cette heure que parvient du secteur de Souk-Ahras le renseignement qui indique que les avions et hélicoptères qui se sont posés sur le terrain de cette localité viennent d'être tirés par des éléments rebelles postés près du barrage et qu'un détachement vient d'accrocher dans la même région.

La nuit proche apporte le salut

Cette fois l'adversaire, ainsi localisé, est pris à sa propre tactique. Ayant voulu franchir en force et déborder la riposte, il se trouve paralysé par sa masse. Mais il faut faire vite.

Il ne reste, en effet, que quatre heures de jour pour regrouper toutes les unités, les embarquer et les engager à nouveau après 10 à 20 km de trajet sur piste carrossable. Jamais les délais n'ont été si courts.

Deux détachements d'hélicoptères sont à pied d'œuvre, ce qui représente, avec douze appareils type « Banane », une capacité de transport d'une compagnie de paras.



Bellée

Les compagnies du 9ᵉ, en cours d'opération de « fouille » et dispersées sur le terrain, reçoivent l'ordre de se regrouper. Toute la manœuvre va être conduite en « Alouette » de commandement, en parlant par radio en direct aux compagnies et à l'aviation de chasse qui appuie les paras de ses feux. L'artillerie est trop loin et ne peut fournir un soutien. Malheureusement, la radio du P.C.A. de l'armée de l'air est en panne, ce qui rend difficile le guidage des avions. La 1ʳᵉ compagnie regroupée et prête, la 4ᵉ, aux ordres de Lefur, est aussitôt embarquée en hélicoptère et posée sur un mouvement de terrain dominant, d'où elle pourra rayonner et diriger une manœuvre de recherche. Dès qu'elle se pose, elle est sous le feu des éléments rebelles. L' « Alouette » de commandement est tirée en l'air et touchée. La compagnie suivante, la 3ᵉ, est embarquée à son tour et posée sur un autre mouvement de terrain, le djebel Mouadjène, dominant l'ensemble d'une nouvelle et plus vaste zone d'action qu'il faut tenir coûte que coûte pour contrôler tout le terrain et empêcher les fuites vers l'ouest.

L'affaire devient très sérieuse. Il est 16 heures, les rebelles sont partout et, pour la première fois, tiennent les hauts du terrain au lieu de chercher la fuite par les fonds. Ils sont nombreux, bien encadrés et rendus audacieux par l'espoir qu'ils ont, en raison de l'heure, de voir la nuit proche leur apporter le salut.

Les deux compagnies déjà posées par hélicoptère sont engagées durement.

La seule issue possible est de les renforcer en continuant les héliportages malgré les risques que courent les appareils sous le feu des rebelles. Dans ce terrain à végétation dense, l'adversaire est absolument invisible. Toute l'aviation de chasse disponible dans la zone Est est en l'air et fournit son appui dans tous les sens. Tous les appareils sont tirés et touchés. Trois fois de suite l' « Alouette » de commandement est atteinte et doit être changée.

A leur tour, la 1ʳᵉ compagnie, sous les ordres du lieutenant Baille, puis la 2ᵉ compagnie, sous le commandement du capitaine Guegen, sont posées pour renforcer les deux compagnies déjà au sol.

En l'air, une troisième D.I.H. arrive, venant de Guelma et portant dans ses flancs la compagnie du lieutenant Glasser, du 1ᵉʳ R.E.P. Cette compagnie est posée avec la 2ᵉ compagnie du 9ᵉ R.C.P. et toutes deux se portent au secours de la malheureuse 3ᵉ, encerclée.

La percée est difficile, mais l'encerclement est tout de même brisé.

Il est 17 heures. Toutes les compagnies du 9ᵉ R.C.P. sont posées — les trois D.I.H. Dix-huit hélicoptères vont faire leur ravitaillement en kérosène et se mettent à la disposition du colonel Craplet. Le 14ᵉ R.C.P., qui s'est regroupé en entier, est prêt à embarquer mais ce régiment est finalement engagé en G.M.C. derrière l'escadron de chars du 152ᵉ qui se porte vers la 3ᵉ compagnie du 9ᵉ R.C.P. formant la seconde branche d'une cisaille qui va la dégager. Les deux dernières compagnies du 14ᵉ R.C.P. seront finalement posées en hélicoptères, à 18 h 30. Ce sont donc six compagnies de paras, un escadron de chars. Dans le même temps, un détachement montant du poste de la Tuilerie se porte vers la compagnie Beaumont. Les chars arrivent les premiers, appuient de leurs feux les survivants et permettent de récupérer toutes les armes.

Dans le même temps, les deux autres compagnies du 9ᵉ ont réussi à se rendre maîtresses de leur mouvement de terrain, et la 4ᵉ s'est portée, elle aussi, au secours de la 3ᵉ. L'heure s'avance. La perturbation a été semée dans le dispositif de l'adversaire, qui éclate, mais il reste à mettre en place un bouclage très serré pour empêcher les éléments adverses de s'échapper dans la nuit. La zone à boucler est très vaste. La route de Souk-Ahras à Sedrata peut servir de support à la manœuvre. Ce sont ainsi 20 kilo-

des phares

La jeep de la circulation routière, avec sa mitrailleuse et son chien. Indispensable dans la zone du barrage, devenue un terrain de circulation intense, compte tenu des troupes de secteur et de l'apport des régiments de paras. Il s'agit de diriger les convois, sans encombrements.

La petite ville de Souk-Ahras, tapie dans ses arbres, est une des bases arrière de la « bataille des frontières ». C'est dans les mess, à Souk-Ahras, et dans les foyers de soldats que se rencontrent ceux qui mènent la bagarre derrière le barrage.

Jeannin



Coll. Buchoud

Le colonel Jeanpierre *(à droite)*, en veste matelassée, qui commande le 1er R.E.P., reçoit les généraux. A sa droite, le général Salan, commandant supérieur interarmées en Algérie. Le R.E.P. est là pour intervenir sur l'axe Duvivier-Guelma, avec pour limite arrière le massif de la Mahouna. Sa légende franchira la frontière.

mètres de route qu'il faut tenir au coude-à-coude. Plus de trente compagnies ou escadrons seront nécessaires.

Il est 18 h 30. Le général Vanuxem arrive de Bône et prend le commandement de l'affaire. Il s'agit de faire affluer toutes les unités qu'il est possible de rameuter et de les disposer en bouclage sur la route.

Sont disposés en bouclage au fur et à mesure de leur arrivée : le 1/3e R.E.I., le 1/151e R.I., le 9e R.C.P., qui s'est dégagé et a rejoint la route, le 1er R.E.P., le 2/60e R.I., un bataillon du 153e, 2 escadrons du 1er R.S., le 14e R.C.P., le 1/152e R.I.M.

A 20 h 30, la nuit tombe, le bouclage n'est pas terminé. C'est alors que le 9e R.C.P. fait placer tous ses véhicules vides, camions et jeeps, tous les 20 à 50 mètres sur la route, tournés vers le terrain à interdire, et fait allumer tous les phares. Les chauffeurs prennent l'arme à la main. La chance est de notre côté car la nuit est claire ; cependant, Vanuxem fait venir des projecteurs de D.C.A., qui sont mis en batterie sur une hauteur pour éclairer les fonds et interdire tout mouvement.

A 21 heures, tout le bouclage est en place et va se révéler efficace, puisque dans la nuit, six tentatives de franchissement seront repoussées.

Le suicide de l'A.L.N.

La journée du 30 avril se lève.

La manœuvre est simple. L'adversaire est encerclé et enfermé dans une nasse ayant comme fond le barrage porteur de courant électrique, surveillé par des éléments blindés de la « herse mobile ». Il suffit d'avancer au coude-à-coude et de cerner l'adversaire jusqu'au barrage. L'opération dure toute la journée. Au soir, l'A.L.N. a perdu 270 hommes et abandonné sur le terrain 10 mitrailleuses, 11 F.M., un mortier, 4 armes antichars, 265 armes individuelles, fusils ou P.M.

Le coup est très dur pour l'armée rebelle et tout semble terminé. Mais si insensé que cela paraisse, le lendemain, 1er mai, une nouvelle bande de H.L.L. franchit le barrage, au même endroit que l'avant-veille. La même manœuvre



◄ Aux frontières, les paras poussent l'humour jusqu'à téléphoner à l'A.L.N. le bilan de leurs opérations. C'est le chef du 2e bureau du secteur de Souk-Ahras qui se charge de la communication car la ligne téléphonique n'est pas interrompue avec Tunis.

Jallade

A.L.N. : une semaine pour enterrer ses morts

est montée et le 2e R.E.P., venu en renfort de Philippeville, obtient le même résultat. En fin de journée, le F.L.N., de nouveau, a perdu 80 hommes et laissé sur le terrain 7 armes automatiques et 40 individuelles.

Le 3 mai enfin, un renseignement d'habitant, ce qui devient chose courante, signale, dans la région de mines du Nador, une bande importante qui a franchi le barrage dans les jours précédents. La bande est rapidement localisée, encerclée et détruite. En fin de journée, de nouveau, 90 rebelles sont hors de combat et 7 armes automatiques, 50 individuelles prises.

Finalement, du 28 avril au 3 mai, ce sont 620 hommes que le F.L.N. a perdus sur le barrage, abandonnant 46 armes automatiques, 412 fusils ou P.M. Les katibas d'Amar, de Moustach, de Solma, d'Athmane, d'Aïssa, d'Abdallah, de Youssef et de Saad étaient décimés.

Détail piquant, la nouvelle de cette cuisante défaite a été annoncée au commandement F.L.N. en direct par le chef du 2e bureau du secteur de Souk-Ahras par le réseau téléphonique civil qui n'était pas interrompu avec Tunis. Il suffisait de connaître le numéro d'appel du P.C. de l'A.L.N.

Dans les jours suivants, toutes les armes saisies avaient été groupées sur une place à Souk-Ahras. Les jeunes musulmans, qui avaient fait répandre dans la population la nouvelle que ces armes provenaient d'un dépôt, furent contraints de se rendre à l'évidence. Une opération dut être montée, en effet, pour enfouir les cadavres restés sur le terrain. Cette opération, dite « Croissant rouge », a duré près d'une semaine, et ceux qui y ont pris part ont ainsi constaté l'échec sans précédent que venait de subir le F.L.N.

Le 30 avril, le général Loth, quittant le commandement du corps d'armée de Constantine, adressa un message à toutes les troupes sous ses ordres, où il disait, entre autres :

Je conserve le très sûr espoir que les admirables efforts de l'armée dans tous les domaines, militaire, administratif, social, mèneront rapidement à la solution que nous désirons tous d'une Algérie française et pacifiée.

Le 3 mai, le général Gilles, qui le remplaçait à la tête du corps d'armée de Constantine, rédigea cet ordre du jour :

Depuis huit jours, les troupes de la zone de Constantine sont engagées dans de violents combats sur la Dorsale nord. Je transmets à toutes les unités le témoignage de toute ma satisfaction pour l'allant avec lequel cette bataille est menée. J'adresse tout spécialement mes chaleureuses félicitations au lieutenant-colonel Buchoud et au 9e R.C.P., qui, malgré des pertes sévères, s'est particulièrement distingué dans ces combats.

Le 8 mai, enfin, le message suivant parvient, repris ici intégralement :

Ministère Défense nationale et Forces armées communique par message NR 12 4625 en date du 2 mai 1958. Stop. *Début citation.* Stop. *Je vous prie de transmettre au colonel commandant le 9e R.C.P. engagé le 29 avril dans les combats de Souk-Ahras le message suivant.* Stop. *Je salue vos morts. Je transmets à votre régiment l'expression de mon admiration pour son magnifique succès et pour son héroïsme.* Stop. Signé *Jacques Chaban-Delmas.* Stop et fin. **H**

Colonel J. BUCHOUD



Conciliabule « amarante », quelque part, sur le terrain. ► Dans le « groupe des quatre », *de profil, à gauche,* le colonel Buchoud ; près de lui, son adjoint le commandant Bloch ; le général Gilles et le colonel Sauvagnac.

Coll. Buchoud

Il faudra parfois ▶ soixante jours aux hommes de l'A.L.N. dirigés vers l'extérieur pour se rendre de Kabylie en Tunisie. Les sentiers sont difficiles, l'armée française occupe le terrain et la population n'est pas toujours prête à prendre tous les risques. Il faut souvent circuler de nuit.

Papin

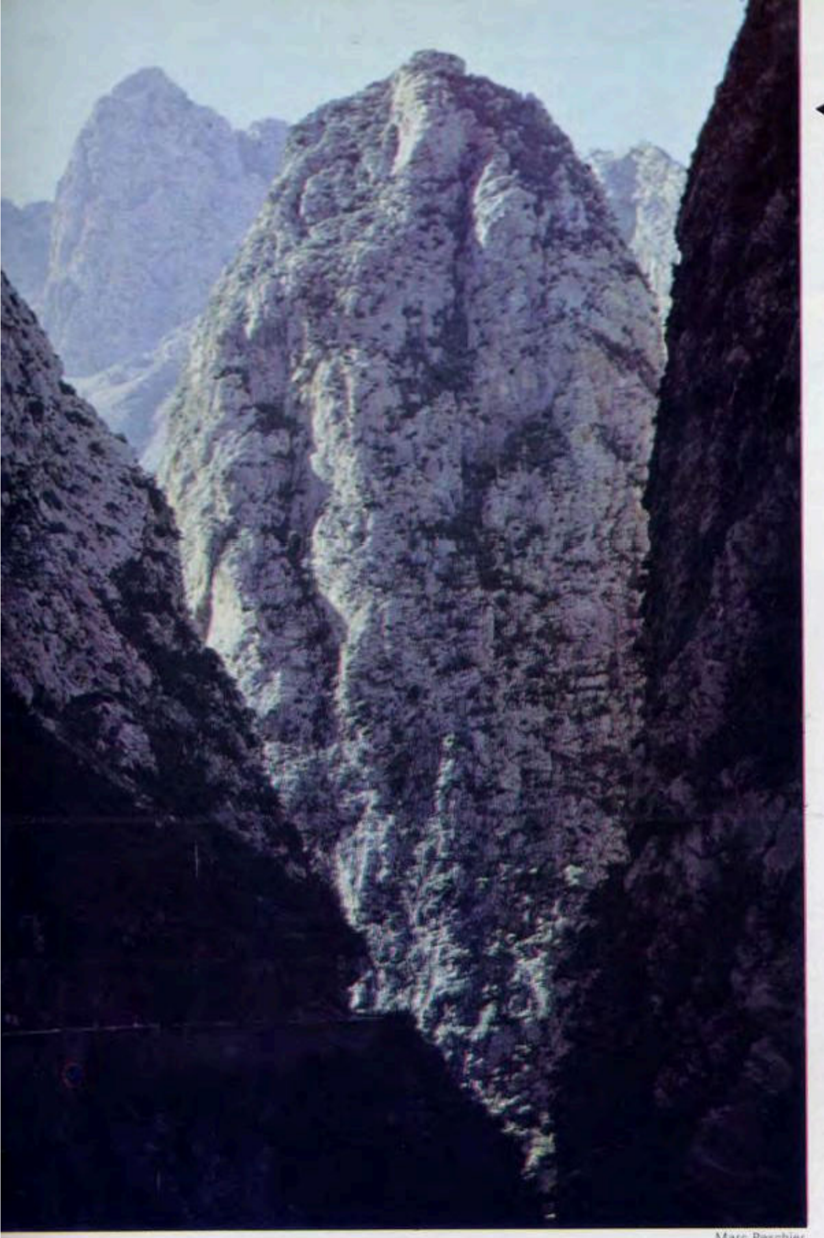
DESTINATION TUNIS

Darchy



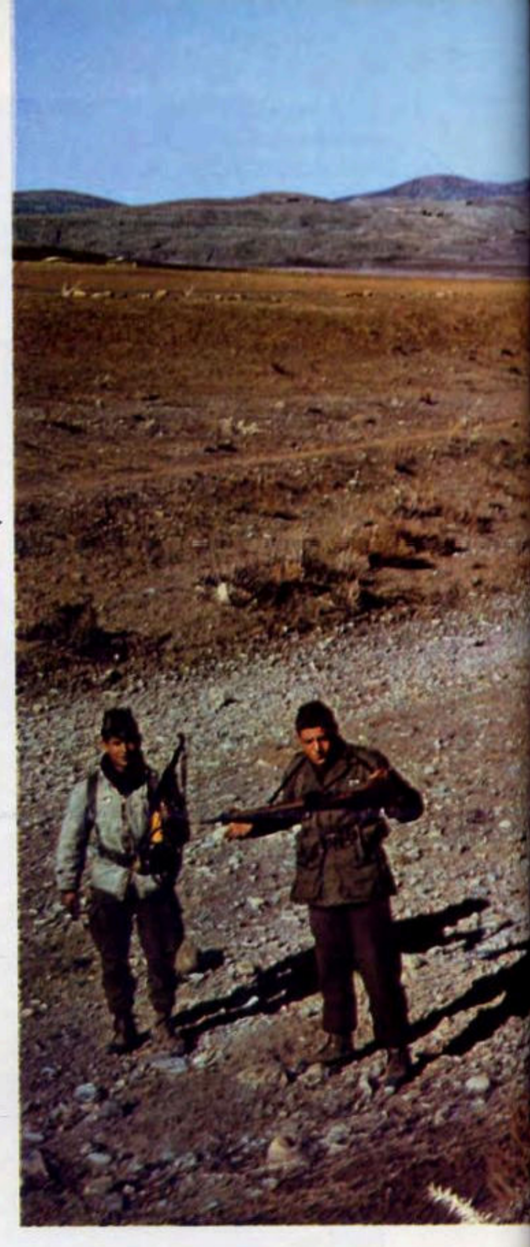
Ce que l'on ne voit ▶ pas des grandes routes. Les ruines. Plus on s'enfonce dans le pays et plus la guerre mérite son nom. Murs calcinés et charpentes consumées. Il ne reste rien de ce qui fut une mechta. Les habitants ont fui ; certains en Tunisie ; d'autres ont été regroupés ailleurs...

Un matin de juillet, alors que nous étions dans le Djurdjura, Arab me fit appeler : « Abdallah, me dit-il, après-demain, tu partiras pour la Tunisie avec cinquante recrues qui arriveront ce soir de Palestro. Dix *moussbilin* vous escorteront jusqu'à Ouled-Teben. Là, une autre escorte vous prendra en charge et ainsi de suite jusqu'en Tunisie. Dans quinze jours, vous serez au Kef. Vous recevrez des armes et vous reviendrez ici. Je te donne une mission de confiance. Au retour, méfie-toi, ces chiens de Français ramassent les armes au passage et nous renvoient les hommes tout nus. » ▶



◀ Étrange terrain pour y porter la guerre ! Ce n'est pas le Colorado. Ce n'est pas non plus le Hoggar. C'est, après Bougie, ce qu'on appelle plus prosaïquement le « pain de sucre », dans les gorges de Kerrata.

Marc Peschier



Les armes qui passent ▶ la frontière, jusqu'en 1958, sont acheminées par caravanes, au sud, ou à dos de mulet, par le massif de l'Aurès, où on les planque parfois dans les grottes dont le pays est truffé. Le contrôle deviendra permanent.

Convoi de G.M.C. La concentration d'hommes et de véhicules sera telle que, de tous les points d'Algérie où l'on se bat, la frontière donnera, seule, l'impression d'une guerre classique. Pourtant... ▼

des ruses de Sioux avec nos adversaires jusqu'aux barbelés



J.-M. Dorveaux

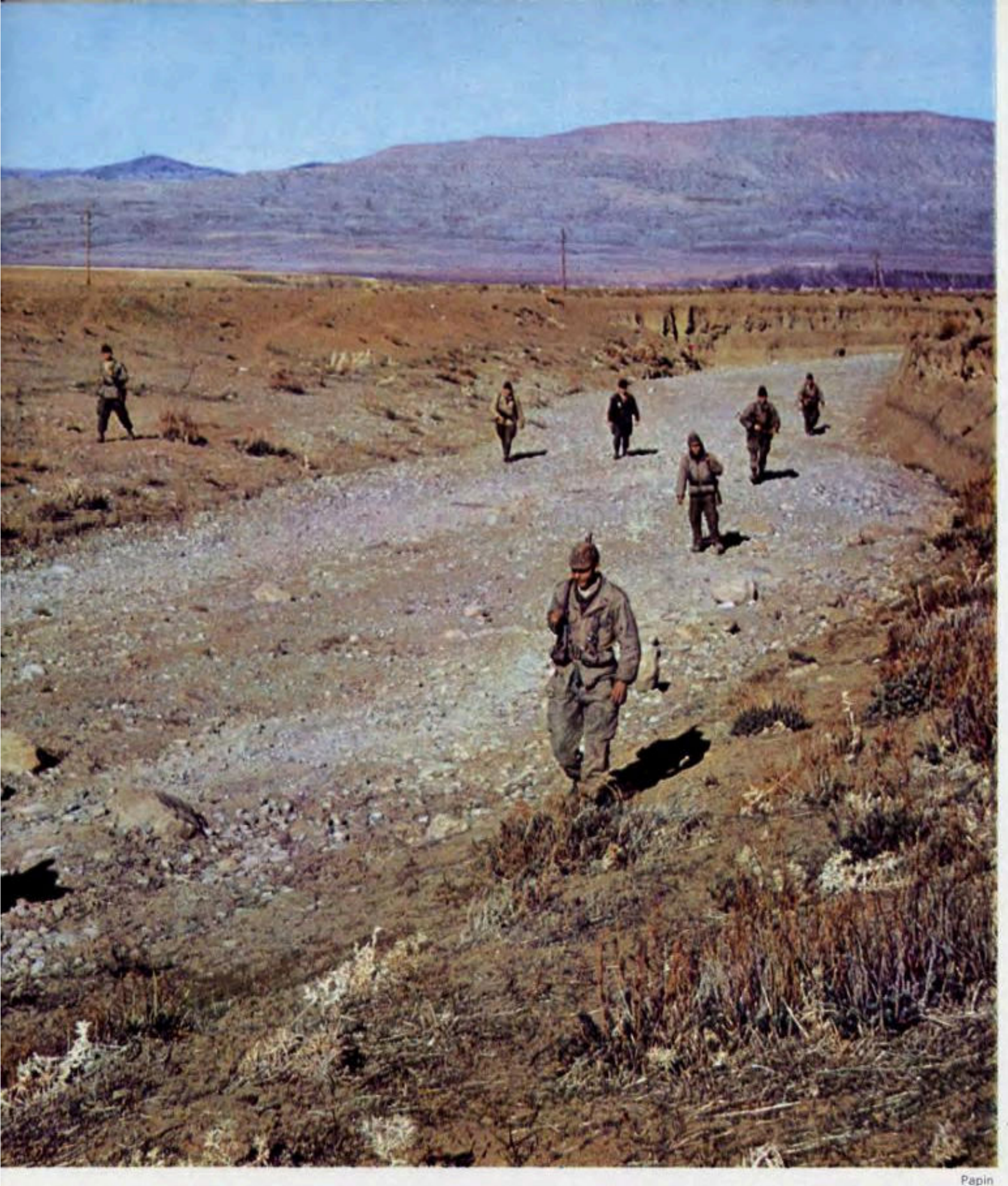
Arab avait toujours la décision rapide et l'optimisme inaltérable.

La nuit suivante, cinquante jeunes gens arrivaient de Palestro. Le lendemain soir, escortés par une dizaine d'hommes armés, nous prenions par la montagne la direction du Hodna.

Précédé, à une centaine de pas, d'un guide et de trois hommes armés de fusils de chasse qui éclairaient la colonne, le chef d'escorte marchait en tête des recrues. Je le suivais. Nous avions imité son attitude. Il était interdit de parler, de tousser ou de fumer. Nous pouvions tomber dans une embuscade française : la consigne était alors de s'éparpiller et de rejoindre le gîte précédent. En queue de colonne, harcelant les traînards, le reste de l'escorte assurait la discipline de marche.

Le Hodna fut traversé sans encombre. Chaque jour, à l'aube, un maigre repas de galettes d'orge nous attendait dans un gîte dissimulé dans la forêt : un gourbi abandonné ou un abri de branchages. Il était interdit, dans la journée, de sortir du refuge. Personne d'ailleurs n'y songeait. Épuisés par la marche de nuit, les hommes passaient leur journée à dormir. Le soir, après un repas de couscous et de mouton, le convoi reprenait sa route vers l'est, escorté par les *djounoud* de la région.

Très souvent, nous rebroussions chemin, les éclaireurs signalant des mouvements de troupes françaises. Pas question de forcer le passage, les recrues, sans armes, se seraient dispersées. Beau-


Papin

coup d'entre elles avaient été enrôlées de force et leur enthousiasme pour le Front était médiocre. Dans les gîtes, nous rencontrions parfois des jeunes gens qui s'étaient ainsi égarés. Ils attendaient le passage d'un autre convoi. Mais les chefs d'escorte refusaient de les prendre en charge; ils se méfiaient de ces hommes qui pouvaient être des agents des Français. Des recrues ayant disparu, ils en incorporèrent cependant quelques-uns pour compléter les effectifs du convoi.

A l'est du Hodna, celui-ci dut s'arrêter quelques jours; les Français procédaient à des opérations de ratissage et les unités locales ne pouvaient s'occuper de nous.

Un soir, nous prîmes la direction du nord; pendant plusieurs nuits, la colonne progressa péniblement dans la montagne. Les vivres manquaient : nous suivions sans doute un itinéraire imprévu. Sous prétexte de conserver le secret, le chef d'escorte refusait d'indiquer notre destination.

Le convoi perdit plusieurs recrues; épuisées, elles s'étaient sans doute endormies au hasard d'une halte. Ces disparitions exaspéraient nos guides. Ils frappaient brutalement les traînards, menaçant de les égorger.

Un matin, enfin, très éprouvés, nous atteignîmes un gîte bien aménagé dans la région de Kerrata. L'homme qui nous accueillit appartenait à l'état-major de la wilaya 2. Il expliqua que nous aurions à marcher longtemps encore dans les montagnes, mais que nous ne risquions pas d'être découverts par les Français. Ceux-ci, peu nombreux, sortaient rarement des postes et des routes.

Du côté de Duvivier

Il ne restait que quarante et une recrues, mais le nouveau chef d'escorte refusa de donner décharge des neuf hommes qui manquaient.

Jusqu'aux environs de Guelma, le convoi progressa sans difficulté : nous marchions même parfois de jour dans un climat de sécurité réconfortant.

Dans les montagnes dominant Guelma, les difficultés réapparurent. Les guides se montraient pessimistes sur nos chances de traverser rapidement le réseau de patrouilles et de postes français. Le système de relais était désorganisé, la wilaya se préoccupant surtout d'implanter ses katibas du côté tunisien du barrage que les Français édifiaient rapidement.

Chaque soir, le convoi changeait de bivouac, les habitants refusant de nous héberger plus longtemps. Les Français contrôlaient étroitement les villages. Plusieurs convois avaient été interceptés. Les habitants, dénoncés, avaient été internés. La nourriture se faisait rare. Des hommes disparurent. Nous n'étions plus qu'une trentaine. Nous errâmes ainsi quinze jours autour de Guelma.

Un soir, enfin, le chef d'escorte affirma qu'une occasion se présentait de franchir le barrage dans la région de Duvivier. Une pluie torrentielle avait emporté plusieurs centaines de mètres de barbelés; il fallait en profiter.

Au matin, nous campâmes dans la forêt du djebel Mezzebine. Nous pouvions voir les Français occupés à réparer le réseau. De l'autre côté de la vallée, les croupes boisées du Kef Djemmel marquaient le terme de notre voyage.

Le passage...

La nuit tombée, les guides descendirent sur la route. Le barrage avait été refait, il fallait le reconnaître avant de tenter de le franchir.

La journée suivante se passa sur notre observatoire; les Français semblaient miner le réseau. Nos chances s'amenuisaient. Le chef d'escorte nous rassura, il se faisait fort de trouver un passage.

Le soir venu, prudemment, le convoi se glissa dans les ravins menant à la vallée. Il se terra à proximité de la route. A intervalles réguliers, des véhicules français, phares allumés, circulaient sur la route. Vers minuit, un guide avertit l'escorte qu'il avait découvert un passage sous le réseau : la terre, trop fraîche, s'était effondrée sur la largeur du barbelé, la crevasse ainsi formée pouvait être utilisée.

L'escorte plaça quelques guetteurs sur la route de part et d'autre du point de franchissement.

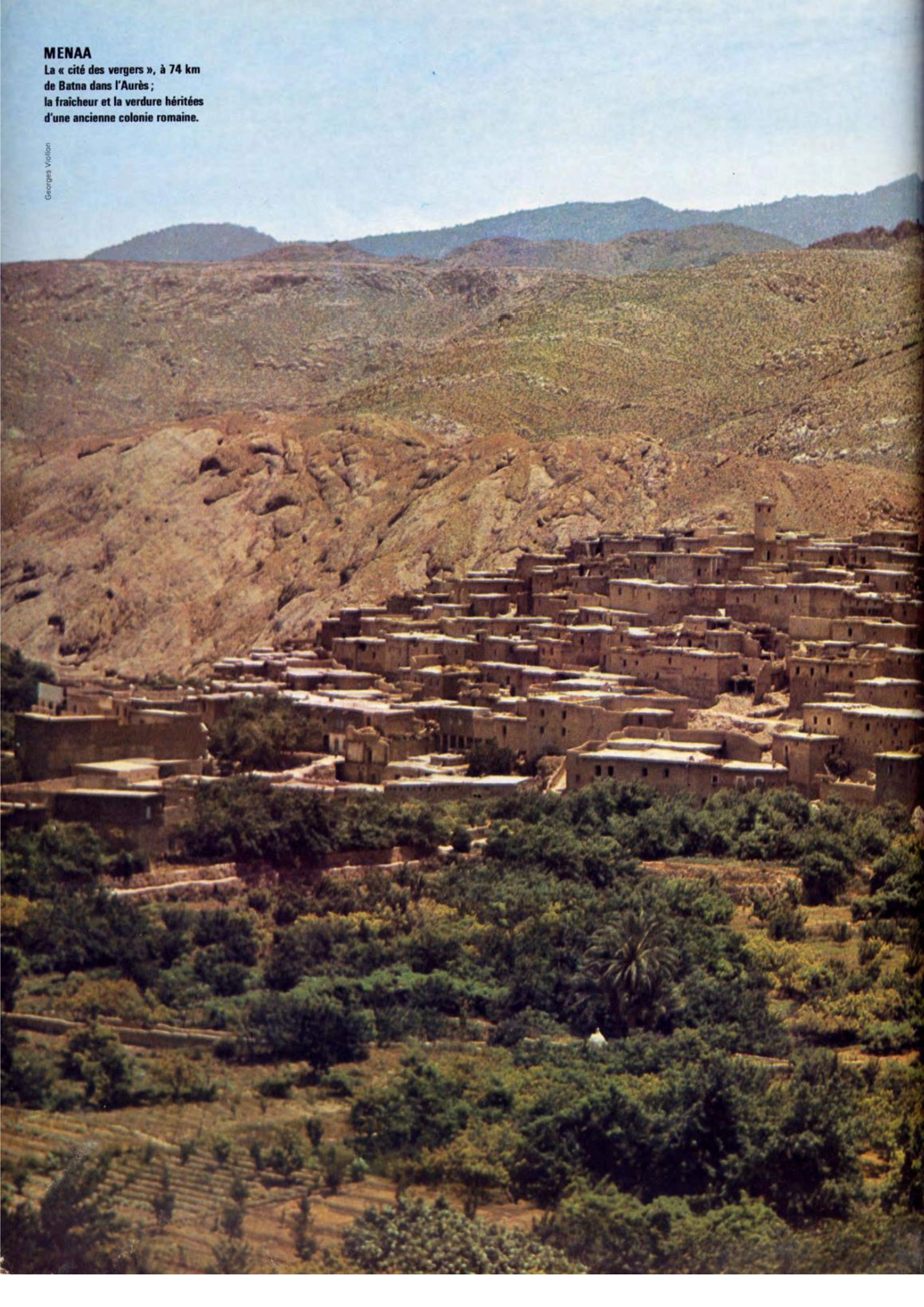
Derrière le guide, en colonne par un, à plat ventre, tâtant chaque pouce de terrain, évitant les ronces du barbelé, nous nous coulâmes dans la crevasse.

Après un temps qui me parut très long, je me trouvai en compagnie d'une vingtaine d'hommes rassemblés autour du guide de l'autre côté du réseau.

Tout à coup, un coup de sifflet retentit : au loin, des lueurs crevaient la nuit. Le chef d'escorte cria aux hommes qui n'avaient pas encore franchi le barrage de se replier dans la montagne. Quant à nous, nous nous enfonçâmes rapidement dans la forêt.

A l'aube, nous rencontrâmes une kati-

(Suite page 1260)



MENAA
La « cité des vergers », à 74 km de Batna dans l'Aurès ; la fraîcheur et la verdure héritées d'une ancienne colonie romaine.

Georges Viollon

HISTORIA
magazine
Supplément au numéro 383

LA GUERRE D'ALGÉRIE

Nos lecteurs écrivent...



Collection d'Ortho

Décembre 1960. Dernier voyage de De Gaulle en Algérie. Au même moment passait, à Tlemcen, un film qui résumait la situation.

Fidèle lecteur de la *Guerre d'Algérie* depuis le début de sa parution, je tiens à vous féliciter pour la bonne tenue de votre revue grâce à laquelle il est possible de comprendre le déroulement tragique de cette période de notre histoire.

Arrivé le 24 juin 1960, à Alger, et incorporé au 9e bataillon de zouaves, j'ai occupé peu de temps après les fonctions d'infirmier de garnison à la caserne d'Orléans.

Dans le n° 109 de la *Guerre d'Algérie*, M. Vitalis Cros mentionne l'attentat qui a eu lieu peu après la « nuit bleue », à l'intérieur même de la caserne d'Orléans.

Voici le témoignage que je peux apporter au sujet de cet attentat. C'était le 11 mars 1962, à 13 h 50 environ, et, n'étant pas de service, je feuilletais un livre dans le jardin de l'infirmerie quand une explosion retentit. Sur le moment, habitué à ce genre de festival (21 mois de présence en Algérie...), je n'y prêtai guère attention. Puis un certain remue-ménage se produisit. Comprenant que l'attentat était proche, je suivis le mouvement et, à 150 m environ de l'infirmerie, je vis avec stupeur qu'à la place des toilettes, face au bâtiment occupé par des unités de gendarmerie mobile, il ne restait plus que des décombres.

A terre, un appelé du contingent, appartenant à l'infanterie de marine et serveur au mess de la C.C.Z.A.S. (Cie de commandement de la zone Alger-Sahel). Il était recouvert d'une poussière grisâtre et totalement dé- ▶

figuré. Le lieutenant Pflimlin, médecin-aspirant à l'infirmerie, lui maintint la bouche ouverte afin de lui permettre de respirer pendant son transfert à l'hôpital Maillot. Le blessé, qui devait être libéré deux mois plus tard, est décédé à son entrée à l'hôpital. Deux autres militaires ont également été blessés.

On pense que l'auteur de l'attentat avait pour objectif de faire sauter le bâtiment abritant la gendarmerie mobile et un stock de munitions mais que, dans l'impossibilité de placer l'explosif à l'endroit prévu, il s'en était débarrassé en le déposant dans les w.-c. situés en face...

M. H. A..., 75009 Paris

★

... Dans l'ensemble encore une fois, mes vives félicitations à part trois petites « ombres » :

1) trop d'importance à Monsieur de Gaulle ;

2) trop, beaucoup trop, d'importance aux égorgeurs F.L.N. (je ne parle pas du peuple algérien, qui a encore plus souffert du F.L.N. que de tout le reste) ;

3) Krim Belkacem et autres chefs F.L.N. ne sont que des chefs de bande.

J'ai visité l'Algérie en 1965 et 1967, quel gâchis lamentable !

M. C. S..., 57360 Amneville

★

Fidèle lectrice d'« Historia », rapatriée d'Algérie, j'essaie avec une certaine bienveillance, de lire et d'accepter certains articles « sectaires » concernant les tristes événements qui ont marqué profondément nos vies ; nous sommes étonnés du manque de témoignages de certains grands responsables militaires, politiques ou civils. Nous savons qu'un « livre blanc » sur les massacres de civils et de musulmans a été publié par le Gouvernement général sous la responsabilité de M. Lacoste et des docteurs qui ont été admirables, dans des circonstances si cruelles que les photos publiées par ce livre sont parfois insoutenables ; de tous ces martyrs il a été bien peu question dans les articles d'« Historia Magazine », et certains numéros commentent les événements à « sens unique » ; nous savons aussi que la publication de ce « livre blanc » a été interdite



Collection Belot

Bougie, cap Carbon : le grand phare.

TÉMOIGNAGE

Délaissant la période de guerre, mon propos sera donc de traiter du retour à la paix, tel que je le vécus du 19 mars aux premiers jours de juillet 1962 dans un village de Kabylie.

J'étais arrivé en Algérie en 1956 et j'avais commencé par passer vingt-sept mois en Oranie, puis sur les hauts plateaux. Entré ensuite dans l'enseignement, je devais exercer sur les hauts plateaux en 1958, puis en Kabylie de 1959 à 1962. Je connus des villages sans joie, des enfants tristes, le couvre-feu chaque soir à longueur d'année, sans compter tous les drames imprévus qui s'abattaient à l'improviste sur l'un ou l'autre, en cette période troublée.

« Aimée et Souffrante Algérie », avait écrit J. Soustelle après avoir principalement connu de l'Algérie l'atmosphère enfiévrée d'une cité en proie à la fièvre obsidionale et les rapports de ses préfets. Mais qu'aurait-il fallu écrire pour faire percevoir par-delà les mots l'effroyable malheur qui s'abattit dès 1954 sur tant de fellahs dispersés, regroupés, malmenés au gré d'inspirations souvent aussi subites que contradictoires ?

Une telle situation ne pouvait durer indéfiniment. On n'avait pas su éviter la guerre on n'avait pas su profiter du changement de gouvernement de janvier 1956 pour désamorcer ce brûlot explosif que devenait l'Algérie ; désormais, il n'était plus temps d'espérer pouvoir empêcher les profonds bouleversements que l'impéritie chronique du pouvoir central avait préparés comme à plaisir. La signature des accords d'Evian, le 19 mars 1962 allait mettre fin à un des plus tristes drames de notre histoire.

Dès l'arrêt des hostilités, il se produisit dans les campagnes algériennes un enchaînement comparable à la situation qui prévalut en France lors des débarquements annonciateurs de la prochaine libération du territoire national : les maquis se gonflèrent de tous ceux qui ne voulaient pas être restés inactifs jusqu'au bout. Leur engagement n'était pas dénué de risques ; certains doutaient de la solidité des accords, la guérilla urbaine faisait rage et pouvait servir de détonateur à une reprise générale des hostilités ; c'est pourquoi les maquis jugeaient utile de se préparer à l'éventualité d'un nouveau choc.

Jusqu'en juillet, une étrange situation prévalut dans les campagnes dont le calme apparent contrastait avec la furie sanglante qui secouait les grandes cités. Les maquisards pouvaient

par les dirigeants en place du moment, et même dix ans après, les *mass média* restent encore silencieuses, sur la vérité, afin de ne pas détruire l'intoxication psychologique du moment. Qui dira *vraiment* ce que nous avons vu, entendu et vécu, en Algérie, et quand? Qui dira jamais le martyre, le travail, les souffrances, la générosité, les soins, les vies, que les Français ont subis ou offerts pour faire de ce désert un pays où il faisait bon vivre? Nos grands-parents sont partis de Bordeaux dans le génie civil en 1838, et quatre générations ont œuvré là-bas...

Mon père est mort en donnant sa vie pour sauver de la mort deux musulmans. Que faites-vous aujourd'hui, vous tous qui parlez haut et fort, qui avez jugé de loin, pour les musulmans qui travaillent dans de si tristes conditions pour vous aujourd'hui? Prenez donc la relève de tous ces exploits que nous avons faits avec eux, ensemble, et que vous avez été prompts à juger à des fins « politiques ou matérielles », pour être fidèles à la vérité. Je vous adresse une longue liste où pas mal de parents et d'amis font partie [...] de ceux [...] qu'on n'a jamais cherchés. De ceux que l'armée française n'a pas voulu assister ou défendre à Oran, car bien des enlèvements se sont faits devant des chars et des soldats qui « ne voulaient ou ne pouvaient » porter assistance aux personnes en danger... Alors, où est la justice? De quelle justice, de quelle vérité faut-il parler... ou



Collection Paquiez

Quai 14, à Bône, au début de 1963. Les forces françaises quittent l'Algérie.

désormais venir sans risques dans les villages où, cependant, les gendarmes français continuaient à faire des tournées de routine : chacun ignorait l'autre ou faisait en sorte de ne pas avoir trop souvent à le rencontrer.

Il serait faux de croire que la terreur régnait, que les règlements de comptes étaient incalculables. En fait, ils n'eurent pas plus d'ampleur que ceux occasionnés par l'épuration de 1944-1945 en France. Pourquoi en aurait-il été autrement? Il est sûr que les villageois n'étaient « jamais partis sans biscuit », même quand ils avaient fait mine d'accepter totalement les idées de tel ou tel administrateur civil ou militaire. L'histoire de la seconde guerre mondiale abonde en faits semblables en Europe. Sous tous les cieux, dans les circonstances exceptionnelles qui marquent les périodes de violence, les civils se défendent comme ils peuvent et, souvent, la seule arme qu'ils possèdent est la ruse. Pour ces paysans, montagnards taillés dans le roc, le premier impératif avait été d'assurer la pérennité de leurs villages millénaires déjà vainqueurs de tant d'épreuves. Ils avaient réussi au prix de beaucoup de courage, de patience et d'astuce et les combattants des maquis ne pouvaient que reconnaître leurs mérites. D'ailleurs, tout le monde le pensait : « Sept ans, ça suffit », et, l'expérience aidant, la plupart inclinaient à la modération.

Au fur et à mesure que le référendum de juillet approchait et que la situation empirait dans les villes, les enfants des villages devenaient de plus en plus nerveux. Le travail scolaire s'en ressentait. La nuit, plus question de couvre-feu. Beaucoup de jeunes étaient revenus de la ville, chassés par l'insécurité. Les vacances des collégiens avaient commencé plus tôt que de coutume. Tard, le soir, certains se groupaient dans un coin quelconque, jusque dans la cour de l'école, pour écouter passionnément la radio du G.P.R.A. en Tunisie.

Quelques jours avant le référendum sur l'indépendance, des slogans commencèrent à fleurir sur les murs. On pouvait lire « Oui à la coopération » et surtout, comme un leitmotiv, « Un seul héros, le peuple ». C'étaient des slogans officiels tracés à la peinture par des équipes « officielles » de militants. Quelques amateurs s'essayèrent aussi à cet exercice. Ainsi, l'on put lire : « De Gaulle nous a donné les clefs de l'Algérie », mais cette inscription disparut très vite. Il

La vérité des deux côtés...

écrire? Que sommes-nous ici, puisque les lois votées ne se sont pas concrétisées? J'apporte avec toutes nos souffrances cette humble « prière » à la vérité sur les disparus.

Mme E..., 93100 Montreuil

★

Je voudrais répondre à Mme J. B..., 33140 Pont-de-la-Maye, qui pose les questions suivantes dans le n° 111 :

« Que sont-ils devenus, nos monuments? Que sont devenues nos tombes? »

Venant de vivre seize mois en Algérie au titre de la coopération, je voudrais rassurer cette lectrice ainsi que tous ceux qui ont vécu là-bas.

Pour ce qui est des monuments, ceux-ci sont restés pour la plupart; certains ont été transformés.

En ce qui concerne les cimetières, je peux vous assurer que ceux-ci sont respectés. Les grilles restent fermées, les plus importants ont leurs gardiens qui les mettent à l'abri des jeux des gosses. Je peux même vous dire que certaines tombes sont encore fleuries par des Algériens au moment de la Toussaint.

D'une façon générale, je veux insister sur le fait que les Algériens ont tiré un trait sur le passé récent et que l'accueil réservé aux Français coopérants dépasse tout ce que l'on peut en attendre. Je ne veux surtout pas



Été 1962 : le cimetière de Montenotte, village du Dahra au sud de Ténès...

TÉMOIGNAGE *(suite)*

semble qu'elle donnait trop d'importance à ce grand personnage.

Le jour du référendum, le 1er juillet, tous, villageois ou villageoises, poussés par un immense élan collectif, mirent un point d'honneur à se rendre aux urnes. Dès le lendemain, on sut que près de six millions d'électeurs avaient plébiscité le « oui » à l'indépendance; seuls 16 478 votants s'y étaient opposés.

Dès lors, pendant trois jours et trois nuits, la campagne kabyle vécut à un rythme étourdissant. Dans tous les villages, des cortèges s'organisèrent; les enfants et les femmes des *chouhada* (maquisards tués) y étaient à l'honneur; les fillettes étaient vêtues de rouge, de vert et de blanc. Des dizaines et des dizaines de drapeaux cousus avec amour dans le secret des maisons voyaient le ciel algérien pour la première fois.

Sortant des villages, de longues processions d'hommes, de femmes et d'enfants se mirent en marche au flanc des collines. De temps en temps, la foule s'arrêtait et faisait cercle. Au centre, sans que rien le signalât, était enterré un maquisard enseveli sur place après un accrochage. Tous lui rendaient hommage dans une ferveur intensément émouvante : l'index levé, les hommes récitaient la sourate des morts *Allah irham ech chouhada*, que Dieu soit clément pour les martyrs.

Puis la marche reprenait, soutenue par les chants patriotiques entonnés par les enfants. Il s'agissait de rejoindre le centre administratif où ne restait de l'administration antérieure que la gendarmerie. Vers ce centre, situé à bonne distance des divers villages, convergeaient d'autres cortèges multicolores. On aurait pu s'attendre au pire de toute autre foule dans de pareilles circonstances. Mais l'heure n'était plus à la haine mais seulement à la joie. Et les chants de redoubler en passant devant la caserne, les tambours improvisés de résonner de plus belle jusqu'à produire un assourdissant vacarme. Aux fenêtres, les gendarmes regardaient, apparemment impassibles.

Il en fut ainsi un peu partout plusieurs jours durant. Et plusieurs nuits de suite on put voir briller au loin les lampions dont s'éclairaient ces foules infatigables cheminant telles des chenilles lumineuses au flanc des coteaux.

Longtemps encore, durant l'été 1962, des délégations familiales et villageoises se déplacèrent en camions pavoisés

dire qu'ils ont oublié les horreurs de la guerre mais ils ne tiennent pas rigueur de celles-ci aux Français qui s'y trouvent de nos jours.

Pouvons-nous en dire autant de l'accueil réservé aux Algériens en France ?

M. R. L..., 40191 Villeneuve-de-Marsan

★

Au sujet de l'article d'Auriel Dahan paru dans le numéro 333 (93) critiqué par M. S. T..., 17000 La Rochelle (courrier des lecteurs, supplément du n° 361) je me permets de faire la remarque suivante :

Quand M. S. T... écrit : « ... J'ajoute que le lendemain matin, quand nous avons monté les couleurs au mât de la base, leurs officiers ont refusé de les saluer, ils ont enlevé leurs casquettes, comme des civils », je voudrais faire savoir à M. S. T..., dont j'approuve la critique (de son article en général), qu'il devait s'agir d'officiers de l'aéronautique navale et conformément aux traditions de la marine militaire, il est d'usage que, pour la cérémonie des couleurs à bord des bâtiments ou dans les bases à terre, tout le personnel (officiers, officiers mariniers, quartiers-maîtres et marins) doit se mettre au « garde-à-vous » et enlever sa coiffure. Seul le personnel ayant la jugulaire au menton salue. C'est très certainement ce manque d'information qui a pu offusquer cet ancien de la légion.

M. J. R..., 33200 Bordeaux-Caudéran



Après l'indépendance, des cimetières chrétiens et israélites furent profanés.

Collection Trape

★

En réponse à votre lettre du 16 du mois courant, je vous remercie de me faire parvenir le numéro 96 manquant à ma collection *Guerre d'Algérie*, cela me permettra de garder un souvenir complet de cette guerre que j'ai vécue comme beaucoup de jeunes appelés.

Comme ex-commando de l'air, classe 59/4, et pour soutenir l'un des participants à votre courrier des lecteurs qui, je crois, est le capitaine Georges Morel, est-il possible de passer un article sur le colonel Émery, qui succéda à François Coulet et fut aussi apte et méritant au commandement de notre unité où tous les hommes, même s'ils râlaient souvent, avaient la « pêche » grâce à leurs encadrements qui, sans leur monter le « bourrichon », les rendaient conscients de leur valeur.

La politique a donné tort à des hommes (nous sommes placés pour le savoir) qui défendaient des opinions pour lesquelles leurs régiments avaient été créés. Des hommes qui, comme Émery et Souètre, en qui les hommes croyaient, furent condamnés pour avoir suivi les premiers ordres « Algérie française » et les commandos ont suivi ces ordres qui les ont conduits à leur dissolution.

Votre journal, que je sais objectif, publiera, j'espère, cette opinion personnelle et réhabilitera peut-être un régiment que je ne peux considérer comme activiste.

Un soldat respecte et suit d'abord les hommes qu'il connaît, admire et fréquente journellement, malgré les « coups de gueule », et pour les avoir suivis au « baroud ». Il ne peut en être autrement des Français, qui sont pourtant considérés comme des frondeurs.

Cela et le désir, dans l'action, de venger des copains ▶

pour ramener des morts tombés loin de leur village d'origine et les enterrer près du *taddart* (village) ancestral.

Par ailleurs, la vie reprenait ses droits ; de lointains vergers redevenaient accessibles ; les activités agricoles allaient pouvoir reprendre. Un peu partout, les barbelés dont l'armée avait corseté chaque village furent utilisés pour clôturer les champs.

Les enfants purent aller explorer les ravins et les rivières dont la guerre leur avait interdit d'approcher. Ils renouaient avec la tradition des baignades de leurs aînés. Pour eux, la paix avait cessé d'être une légende des temps passés et ils la découvraient avec émerveillement. Le bonheur de vivre brillait enfin dans leurs yeux. Que n'était-ce arrivé plus tôt !

M. M. M..., 95390 Saint-Prix

morts à nos côtés, officiers, sous-officiers ou appelés expliquent que ce régiment a suivi ses officiers et rien d'autre.

M. H. R..., 59250 Halluin

★

Je suis un fidèle lecteur de votre revue et suis d'autant plus intéressé par votre reportage sur la guerre d'Algérie que j'ai vécu longtemps dans ce pays où je me suis marié et ai eu deux enfants.

Tout d'abord je voudrais rectifier une erreur de votre supplément n° 367. Le camp de Paul-Cazelles (ou d'Aïn-Oussera) n'est pas en Oranie, mais dans l'Algérois, plus exactement dans le département du Titteri (ou de Médéa) à 50 km au sud de Boghari sur la route et la voie ferrée conduisant à Djelfa.

J'ai exercé les fonctions de médecin de l'Assistance médico-sociale de janvier 1947 à janvier 1961 dans la circonscription de Boghari ainsi que celles de médecin (seul médecin) de l'hôpital de Boghari. Je disposais de salles de consultation fixes dans certains douars et d'un camion de consultation grâce auquel je me déplaçais jusqu'à plus de 50 km à la ronde. Mon équipe comprenait un chauffeur musulman, un adjoint technique musulman et une assistante sociale européenne. Nous nous sommes toujours bien entendus, de même avec le personnel en grande majorité musulman de l'hôpital. Cela prouve que l'esprit « libéral », tant chez les Français que chez les musulmans, était beaucoup plus répandu qu'on ne le croit généralement. Étant neutre sur le plan politique, ma seule politique étant celle de la santé, j'étais estimé de tous et il en était de même de ma femme qui se dévouait bénévolement avec moi en faveur des nombreux déshérités du bled.

Mais les servitudes engendrées par le couvre-feu, les harcèlements du village, les attentats aveugles, l'absence de libertés consécutive à l'état de guerre larvée où nous nous trouvions, ont eu finalement pour résultat de nous faire abandonner une belle situation et des fonctions exaltantes. C'est pourquoi j'ai quitté l'Algérie avec ma famille dès janvier 1961, donc bien avant le flot des rapatriés de 1962. Nous ne le regrettons pas, car nous n'aurions pas aimé nous trouver en Algérie au moment de l'O.A.S. Et notre neutralité, si conforme à l'esprit du service de santé, aurait pu être mal comprise par les exaltés des deux camps.

Pour en revenir au camp de Paul-Cazelles, ce camp comme la localité échappaient en principe au champ de mon activité. Mais, à une certaine époque, on m'avait chargé de superviser les activités d'un médecin interné et j'y étais appelé chaque fois qu'un cas grave se présentait. J'avais une grande confiance et une grande amitié envers le Dr Maouche, médecin algérien interné dans ce camp. Il faisait ce qu'il pouvait avec peu de moyens. Les conditions de vie étaient en effet difficilement tolérables et, comme vous le notez, la chaleur surtout y était torride en été. Le visiteur qui s'y rendait, comme moi, exceptionnellement, et pénétrait sous une tente, n'avait qu'un désir, c'est d'en sortir aussitôt. En hiver, il devait y faire froid, car le climat sur ces hauts plateaux est assez continental, mais je n'ai pu le constater.

Paul-Cazelles est peut-être bien à 600 km, au sud d'Oran, mais n'est qu'à 260 km au sud d'Alger si mes souvenirs sont exacts. C'est une petite bourgade où les cheminots, de rares commerçants et les exploitants de l'alfa constituaient le noyau européen, très réduit d'ailleurs. L'alfa constitue en effet la seule richesse puisque servant à fabriquer du papier de qualité. Les petits Arabes vendaient aussi, sur le bord de la route, des truffes, d'une variété locale, très répandue sur ces plateaux.

Voilà à peu près tout ce que je voulais dire sur le camp de Paul-Cazelles et aussi sur mon


Collection Norbert Bodin

Entre Blida et Médée, le train a sauté. La poste aux armées récupère le courrier.

activité, qui était celle des médecins de l'Assistance médico-sociale en général. Dans mon cas, cependant, il y avait une différence avec beaucoup d'entre eux, c'est que, en raison de la présence de médecins libres à Boghari, je n'exerçais pas en clientèle privée. Cette disposition statutaire, préjudiciable sur le plan financier, me permettait en revanche de me consacrer entièrement à ma tâche, comme l'ont fait ensuite les médecins du contingent affectés à l'A.M.G.

Dr G. T..., 26140 Anneyron

★

Militaire à Orléansville avant et après l'indépendance, je voudrais vous relater des faits réels, tels qu'ils se sont passés.

Deux mois avant l'indépendance, il était impossible aux pieds-noirs habitant cette région d'effectuer leur déménagement dans des conditions normales. En effet, le F.L.N.-A.L.N. ou force locale interdisaient tout déménagement et ce, devant une armée impuissante et passive.

Honte à cette époque au chef de l'État et au gouvernement français.

Nous pouvions abandonner, brader l'Algérie mais dans des conditions justes et honorables pour tous et en se conformant aux accords d'Évian.

M. J. M..., 84300-Cavaillon



M. Masson, dans son article « Et tout rentre dans l'ordre », n° 337 d' « Historia Magazine », souligne que pour « rechercher et punir les coupables, cette dernière tâche prend bientôt les dimensions d'une véritable épuration ».

Il oublie de préciser que le gouvernement, pour procéder à la « grande purge » dont il désirait depuis longtemps appliquer les effets à notre armée, a utilisé une mesure illégale et antiréglementaire dont il est bon de souligner présentement le caractère odieux.

C'est ainsi qu'après le putsch, ont été mises en place dans l'armée les commissions d'enquête faisant appel purement et simplement à la délation pour découvrir et punir les coupables.

... C'est bien là le thème à développer pour expliquer l'état auquel est parvenue notre armée capable d'accepter sans réaction majeure, d'abord la « trêve unilatérale » et ensuite l'intrusion officielle dans ses rangs de véritables commissaires politiques.

... En ce qui concerne les missions des commissions d'enquête, je livre ici à votre réflexion les principaux extraits du message officiel diffusé à cet effet :

« Par décision ministérielle, des commissions d'enquête ont été constituées. Leur but est de déterminer les prolongements éventuels des événements d'Algérie. Elles devront découvrir par le recueil de déclarations et de témoignages spontanés les officiers ou cadres dont le comportement dans le service s'est révélé manifestement favorable à l'insurrection. La constitution et la mission de ces commissions devront être portées à la connaissance de tous les personnels dans toutes les unités par voie du rapport. »

M. J. P..., 66000 Perpignan

(à suivre)

Collection Banuls



Le village de Palestro. L'église et le monument aux morts de la guerre de 1870.

Le directeur de la publication : Maurice DUMONCEL — Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris-19e - D.L. C 351



après le secourisme venait l'autocritique

(Suite de la page 1257)

ba de la wilaya ; le soir, avec elle, nous franchissions la frontière tunisienne. Le lendemain, nous étions à Ghardimaou. Les hommes furent aussitôt dirigés vers un camp de Kabyles.

Peu entraîné aux efforts physiques par ma vie de citadin, j'étais épuisé, je toussais sans arrêt. Au chef de camp qui nous reçut, je demandai à voir un médecin. Il n'y en avait pas. On me présenta à un infirmier que mon état inquiéta suffisamment pour le décider à me conduire en camionnette au Kef avec un lot d'autres malades. Là, un infirmier m'installa dans un local, une ancienne épicerie qui servait d'infirmerie.

En taxi, à Tunis

J'avais quitté la Kabylie soixante jours plus tôt.

L'infirmier ne savait guère que prendre ma température. Mon état ne s'améliorant pas, il décida de soumettre mon cas à un médecin. Il obtint un peu d'argent du chef du centre et, en taxi, me conduisit à Tunis.

Après m'avoir consciencieusement examiné, le docteur, un Tunisien, m'adressa à l'hôpital Aboulkacem, où un stagiaire algérien me fit admettre.

Mes forces revinrent lentement. Chaque semaine, un *djoundi* venait contrôler ma présence.

Après trois mois de séjour à l'hôpital, j'exprimai le désir de rejoindre les frères tout en suggérant que je rendrais de meilleurs services dans un emploi — secrétaire ou infirmier — que dans une unité, où mon inexpérience et mon état de santé seraient toujours une charge pour mes camarades.

A ma sortie de l'hôpital, on m'adressa au docteur Nakkache, le chef du service de santé du Front. Il était installé à la zaouïa Boukria, du côté de Bab-Souika. Nous étions là une soixantaine de stagiaires. Le docteur Nakkache nous donna quelques leçons de secourisme et nous envoya dans les hôpitaux tunisiens pour acquérir un peu de pratique. Avec une dizaine de camarades, nous nous rendions chaque après-midi à l'hôpital Sadiki pour apprendre à nettoyer une plaie, à faire un pansement, une injection intramusculaire ou intraveineuse.

La plupart des stagiaires étaient des intellectuels ; peu de Kabyles parmi eux. A l'opposé des *djounoud* des djebels, ils affichaient des préoccupations plus élevées. Leurs convictions révolutionnaires s'exprimaient plus intensément. Beaucoup avaient milité, souvent très jeunes, dans le Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques, le parti de Messali Hadj. D'autres venaient d'horizons plus obscurs. Ceux-ci se réunissaient le soir avec d'autres frontistes qui travaillaient en ville pour des séances de critique et d'autocritique où la conduite des dirigeants du Front était souvent jugée avec une franchise audacieuse et même sévère.

Cette liberté d'expression n'était qu'apparente, les discussions étant engagées par un petit groupe de meneurs, toujours les mêmes. On dénonçait le colonialisme, l'indifférence des Américains. On vantait la tolérance des Soviets à l'égard des minorités musulmanes. On admirait beaucoup Nasser, l'homme providentiel, désigné pour rendre aux Arabes leur honneur et leur dignité.

Le Dr Nakkache participait parfois à nos réunions ; c'était un partisan convaincu de Nasser. Il se flattait aussi



Chapellon

◄ Pour le *djoundi* qui quitte l'Algérie à destination de Tunis, la première image qui le hante est celle des barbelés sinistres, le barrage. Pour atteindre la terre promise, il faudra le franchir...

La petite ville de ► Palestro, en Kabylie, dont les fermes et les vergers seront les cibles du F.L.N., causant un véritable exode, en 1957. Un sanctuaire pour les « fells ».



Pierre Tétrel

◄ Images d'une autre civilisation, le théâtre antique de Guelma, avec ses colonnes et ses statues aux yeux vides et aux faces rongées par les siècles. Témoins impassibles...



Vialaret

◄ Ces eaux profondes, couleur d'émeraude, au pied des falaises jaunes, ce sont les célèbres gorges de Palestro, le lit tortueux de l'oued Isser, à 80 km d'Alger. Pour les rappelés, ce nom est synonyme de massacre, depuis une embuscade de sanglante mémoire, le 18 mai 1956.

Michel Hétier

de ses bons rapports avec Krim Belkacem.

Sur nos chefs, les opinions divergeaient, les uns tenaient pour Krim, d'autres pour Ferhat Abbas. Les plus jeunes admiraient surtout Ben Bella. Certains chefs étaient sévèrement jugés. Amirouche pour sa brutalité, Laskri Amara, le chef de la base de l'Est, pour sa médiocrité, Boussouf pour ses mœurs.

On déplorait aussi les querelles qui, chaque jour, mettaient aux prises Arabes, Kabyles et Aurésiens. Ces derniers étaient considérés comme des sauvages. Les Kabyles, eux, accaparaient par trop la révolution.

Plusieurs stagiaires n'avaient jamais mis les pieds en Algérie, leur arabe était hésitant. Hirmi Bachir affirmait qu'il avait toujours vécu en Suisse. Boukrissa, un membre de l'U.G.T.A., venait de Prague, Hafid, de Syrie, Turqui, d'Istanbul, Bekria, de Russie. Ils étaient les plus acharnés à s'élever contre les *dissensions* internes, contre les querelles de personnes ; les intérêts de partis, de clans, devaient s'effacer devant l'intérêt général. Enfin, pour eux, l'indépendance devait s'accompagner évidemment d'une révolution sociale profonde. H

Recueilli par le général JACQUIN (C.R.)

Tallandier



◄ Infirmières de l'A.L.N. portant, en brassard, le croissant rouge et, sur l'épaule, l'écusson du service de santé.

René Vautier



Dans une base de l'A.L.N. en Tunisie : prise d'armes devant un monument aux morts. La naissance d'un rituel militaire. ►

◀ Quelles que soient sa foi nationaliste et la promotion qui l'attend à Tunis, le Kabyle s'expatrie avec déchirement. Il emporte le souvenir de ces montagnes secrètes, où les femmes vont sur des sentiers de chèvres, à visage découvert, portant l'eau et le bois.



Puis le terrain ▶ s'abaisse, les lignes deviennent plus douces, les paysages plus larges. C'est Djemila, dans le Nord constantinois. Ses ruines, que Camus a chantées. Ses petits carrés de culture, le blé. Bientôt, ce sera la frontière.

Wallerand

Pierre Tétrel

ROLE CAPITAL DES KABYLES DANS LE F.L.N.

Documentation arabe

LA Kabylie, pour ceux qui ne la connaissent pas, est cette province de la Berbérie située à l'est d'Alger. Elle offre incontestablement des sites merveilleux, des panoramas magnifiques, en un mot... rien de plus que ce que l'on peut voir d'ordinaire dans d'autres régions montagneuses du globe. Ce qui la caractérise donc, ce qui a fait sa renommée à travers les siècles, c'est le souci perpétuel de ses habitants d'échapper à la domination étrangère et, partant, à la servitude. Les Romains, les Turcs, n'ont jamais réussi à s'implanter en Kabylie, tandis que les Arabes n'ont même pas pu y pénétrer. La France, qui est pourtant parvenue à la dominer, au prix de mille et une difficultés, a été obligée, pour assurer la pérennité de sa présence, de respecter les usages locaux, voire le droit coutumier berbère. Car ne croyez pas, à l'instar de ces généraux ignorants des réalités berbères, que le pays était sous-administré. Certes, il n'y avait ni gendarmes, ni policiers, ni gardes champêtres même, mais toute la population mâle d'un village concourait librement à l'instauration et au maintien de l'ordre. Les lois, votées par tous – je dis bien

◀ Akbou, Petite Kabylie, dans la vallée de la Soummam : le marché. Les robes des femmes sont aussi rutilantes que les fruits et les légumes. Au fond, « le » taxi du coin.



par tous – même dans les communes de plus de 5 000 habitants –, étaient protégées et respectées par tous. Chaque semaine, en effet, toute la population mâle (on atteint sa majorité, chez les Berbères, à dix-huit ans, et cela depuis des temps immémoriaux) de n'importe quel village kabyle se réunissait pour adopter, s'il y avait lieu, de nouvelles lois, décider des travaux publics à effectuer et prêter individuellement serment quant à la non-transgression des lois en vigueur. Et l'on ne témoignait pas seulement contre soi-même, mais contre tous les autres aussi, y compris contre ses propres parents et enfants. C'est dire que chacun était, en même temps que citoyen, législateur, gendarme et parfois juge. C'est dire aussi qu'à aucun moment de sa vie, le Kabyle ne s'est considéré comme Français. D'où l'erreur fondamentale de beaucoup de généraux, qui ont cru ou feint de croire, du moins au début de la guerre, que le F.L.N. était une organisation étrangère au peuple algérien, demeuré, lui, « paisible et loyal ».

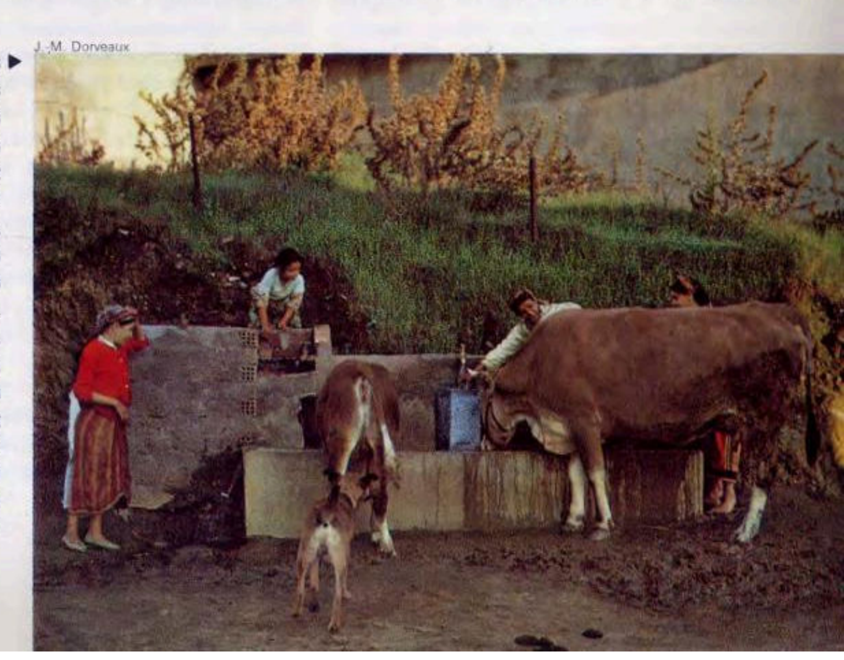
Je me souviens du jour où nous avons été surpris, quelques frères et moi, par un détachement français, alors que nous prenions quelque repos dans la maison d'un de nos camarades, présent parmi nous et maquisard comme nous. Ces militaires réunirent les hommes du village, les assurèrent de leurs bonnes intentions et s'en retournèrent, non sans avoir demandé à leurs auditeurs de les alerter chaque fois que les « fellaghas » venaient commettre leurs « méfaits ». Lorsque, enfin, ces psychologues furent loin, le père de notre camarade, qui nous avait auparavant empêchés de quitter sa demeure, nous rejoignit avec un fou rire. « Savez-vous, nous dit-il, pour répondre à notre surprise, ce que les soldats français ont écrit sur les murs de ma maison? Non, vous ne le devinez pas? Venez voir. » Et, une fois dehors, nous lûmes cette phrase, écrite grassement à la peinture : « La France vous protège des fellaghas. » « Vous voyez maintenant quelles sont les causes de mon hilarité, dit encore le vieil homme, qui ajouta : Je suis bien protégé... contre mon fils !... » On voit par là que les officiers et les soldats français ignoraient tout du nationalisme algérien dont il eût fallu les informer au lieu de leur faire croire à une éclosion spontanée et irréfléchie. Ils auraient su ainsi que le 1er novembre 1954 n'était que l'aboutissement logique de trente années de lutte politique intense, menée le plus souvent dans des conditions difficiles.

L'hôtel du « Wait and see »

Ce fut l'émir Khaled, petit-fils de l'émir Abd el-Kader et capitaine dans l'armée française, qui eut le premier l'idée, tout de suite après la guerre de 1914-1918 où 250 000 Algériens trouvèrent la mort en combattant pour la France, de créer un parti nationaliste algérien à l'image des partis politiques français. Malheureusement, l'émir ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre, du fait peut-être de sa naissance, qu'il ne fallait pas seulement essayer de recruter des intellectuels, toujours logés à l'hôtel du *wait and see*, mais également et surtout des ouvriers. Toutefois, sa tentative ne fut pas sans lendemain puisque, tout de suite après son expulsion de France, des Kabyles prirent l'affaire en main. Ces Kabyles s'appelaient Si Djillali, véritable figure de proue du parti qui allait naître, Imache Amar, futur rédacteur en chef du journal *El-Ouma*, Radjef Belkacem, Fodil Larabi, Salmi Mohand ou Lamara, Moussaouï Rabah, Benoun Akli, Sebbar Ahcène, Chabane Ali et tant de dizaines d'autres. Le parti était tellement kabyle que les cinq Arabes qui y figuraient firent partie d'office de son comité central, qui comprenait trente-cinq membres.

Parmi ces cinq Arabes il y avait Messali ▶

J.-M. Dorveaux



Les hommes passés ▶ au maquis, chez les harkis ou dans les usines, les femmes vont assumer seules, en Kabylie, les travaux les plus durs. Elles sont cultivatrices, bergères, bûcheronnes, maçons, gardiennes des villages et des biens. Une vache est un capital. On la comble de soins.



Tikjda, en Grande Kabylie. Avant que s'y posent des *Alouette* et que s'y installent des soldats, Tikjda était une station de ski et de vacances d'été...

Alain de Maupeou

Ahmed Oumeri, une esp[...]

Sur un marché de Petite Kabylie, à Akbou, où l'on ▶ rencontre aussi bien les burnous millénaires que les chapeaux de paille portés par les « pieds-noirs ».

Hadj, recruté par Si Djillali dans l'intention de lui confier la présidence du mouvement. Car Si Djillali, originaire de Fort-National, malgré son nom peu kabyle, était une véritable tête politique, du fait sans doute de son passage au P.C.F., qui l'envoya même faire un stage à Moscou. « Voyez-vous, disait-il à un groupe de ses amis, dont le vieux Salmi, un octogénaire qui vit encore dans la région parisienne, il ne faut pas que se renouvelle l'erreur kabyle de 1871. D'abord, parce qu'elle nous a démontré que la Kabylie ne peut, à elle seule, libérer le pays; ensuite, parce que nous savons ce que cela lui coûterait si elle s'y essayait encore. Il nous faut donc désigner Messali comme président de notre parti pour appâter les Arabes et les amener à militer avec nous, étant entendu qu'ils ne nous rejoindraient pas si la direction de notre organisation était assumée par un des nôtres. » Si Djillali n'hésita pas, du reste, pour réaliser son plan, à accuser, injustement et insidieusement, Fodil Larabi, son contribule – plus instruit et plus compétent que Messali –, d'être « un agent des services français », tout simplement parce qu'il persistait à briguer la présidence du parti. Mais, malgré cette sage précaution, l'Étoile nord-africaine – c'est le nom que prit le mouvement – demeura, de longues années durant, un cadre de rassemblement pour Kabyles seuls. Dirigeants, militants, sympathisants, tous en effet étaient kabyles; à tel point que Messali, Berbère arabisé de Tlemcen, priait Dieu « de le faire vivre et mourir parmi les Kabyles ».

Chose curieuse, le parti eut, pour siège social, la pièce où vécut Lénine 4, rue Marie-Rose. Ce qui le prédestina peut-être à un rapprochement avec les partis de gauche français, qui professaient à l'époque un réel anticolonialisme. Ce fut ainsi que, le 6 février 1934, l'Étoile nord-africaine fit défiler ses adhérents et sympathisants, déjà fort nombreux, aux côtés de leurs « camarades » français. Il est vrai que cette lune de miel ne dura pas, car, dès que cette même gauche dut faire face aux réalités du pouvoir, à l'époque du Front populaire, elle décida la dissolution de cette Étoile nord-africaine dont elle n'ignorait pas les buts et l'importance. Messali et ses camarades parèrent le coup en créant un nouveau parti, le P.P.A. (parti populaire algérien), un parti qui n'eut de nouveau que le nom, puisque tous les militants de la défunte organisation le rejoignirent d'emblée. D'autant que ceux-ci étaient de plus en plus nombreux. Car non seulement le parti avait conquis la Kabylie elle-même, mais également les grands centres urbains d'Algérie. Ce fut d'ailleurs l'entrée des éléments arabophones dans l'Étoile nord-africaine qui poussa Messali Hadj à se conduire en maître et à en faire exclure des hommes qui avaient aidé à sa propre fortune politique, comme Imache Amar, l'un des fondateurs du mouvement. L'orgueil et l'ingratitude frappaient déjà à sa porte. Malgré cela, le président restait l'idole des foules kabyles, qui entraient en délire chaque fois qu'il se présentait.

Le « berbérisme » et les arabophones

Ce fut le cas notamment en 1936, lorsqu'il se rendit à Fort-National et aux Aït-Douala. Cela advint également en 1947, lorsqu'il décida d'entreprendre une tournée en Kabylie, tournée qu'interrompit l'administration coloniale en raison de l'impact qu'elle produisit sur la population kabyle. Notons, en passant, que Messali n'effectua aucune tournée en dehors de la Kabylie, preuve indiscutable du rôle prépondérant que jouaient encore les Kabyles plus de vingt ans après la création du parti.

Il va sans dire qu'il n'y avait pas que Messali à apprécier ce rôle. L'administration coloniale ne l'ignorait pas non plus, et s'en inquiétait. A tel point qu'elle demanda au futur maréchal Leclerc, et ce, tout de suite après la seconde guerre mondiale, d'établir un plan de répression contre un éventuel soulèvement de la Kabylie. Le général Leclerc prévit à cet effet un lâchage de sept mille parachutistes et demanda en outre à l'administration de faire tous ses efforts pour relier aux grands axes routiers, par des pistes carrossables, le moindre hameau du Djurdjura. Ce qui fut immédiatement entrepris, d'autant que, pendant la guerre, l'appréhension avait été grande. De jeunes Kabyles, entraînés par Laïmèche Ali, lycéen de dix-huit ans, n'avaient-ils pas, en effet, pris le maquis et défié cette puissance pourtant omniprésente, grâce à son système de mouchards et d'indicateurs? Laïmèche fit mieux, du moins à mes yeux : son nationalisme ne prit pas cette teinte d'arabisme que le P.P.A. clandestin (il avait été dissous à la veille de la guerre) avait donnée au sien. Il le puisa, au contraire, dans les profondeurs de notre histoire. Ce fut du reste dès cette





◄ Les harkis, dont le F.L.N. a fait des « traîtres », la France des fidèles. Beaucoup seront rapatriés en 1962, le F.L.N. persécutera horriblement ceux qui resteront.



Étal de boucher en plein vent et, au fond, un petit parasol tout à fait inattendu sur cette place de marché. Le mouton vendu ici a le goût de toutes les herbes...



◄ Un intérieur kabyle, avec le foyer à même le sol et les étagères en glaise séchée et enduite de brun, parfois de blanc, comme le sol, procédé dont la femme a le secret.

époque-là que l'on commença à parler de « berbérisme », cette bête noire des arabophones d'Algérie.

Laïmèche mort, Si Ouali, Ould Hamouda Amar – tous deux exécutés par Krim Belkacem pour berbérisme –, Omar Oussedik, Hocine Aït Ahmed, pour ne citer que les plus connus, furent arrêtés et... relâchés. L'administration, qui n'avait peut-être pas pris trop au sérieux cette équipée de jeunes, dont le plus âgé n'avait pas vingt-deux ans, respira quand même, sans doute. Pas pour longtemps car voici qu'en 1947 un jeune homme extraordinaire, une espèce de Mandrin, prit le maquis. Il s'appelait Ahmed Oumeri. Il ne faisait pas de politique, il n'en avait jamais fait. Il avait tout simplement été condamné par défaut à 18 mois de prison pour avoir volé une paire de draps aux sœurs protestantes installées aux Ouadhias. Mais plutôt que de purger sa peine, Ahmed prit le maquis. Et des années durant, d'abord seul, puis avec d'autres compagnons, il ridiculisa l'administration – toujours elle. Il fit mieux : il tua définitivement dans le cœur des siens cette peur du gendarme née un jour de 1871. Car, bientôt, ce furent les pandores qui eurent peur de lui. Il en tua d'ailleurs quelques-uns et en blessa d'autres, préparant ainsi le lit de la future insurrection à laquelle il n'assistera pas.

Il me paraît inutile de revenir sur le déclenchement de la « rébellion ». Disons simplement que, contrairement à ce qu'avaient prétendu certains, toujours soucieux de s'attribuer le plus beau rôle, les Kabyles ne montrèrent aucune hostilité ni même aucune indifférence à la révolution naissante. Il n'en reste pas moins, cependant, qu'il y eut un effet de surprise, car la Kabylie vivait alors à l'heure de Messali. D'autant que beaucoup de militants du M.T.L.D. n'avaient pas été mis « au parfum ». Quoi qu'il en soit, la Kabylie tout entière était entrée dans la guerre dès l'automne de 1955, c'est-à-dire un an après les premiers attentats. Je connais, pour ma part, un village kabyle où eut lieu une collecte publique au profit du F.L.N. dès novembre 1954. Convoqué par l'administrateur de la commune mixte de Fort-National, qui avait su la chose, le chef de ce village expliqua faussement à son supérieur hiérarchique qu'il y avait eu effectivement collecte d'argent dans son village, mais en faveur des victimes du séisme d'Orléansville et non des hors-la-loi. Je peux également citer le nom d'un autre village où, toujours en novembre 1954, l'instituteur français avait presque été rendu fou par ses jeunes élèves, qui lui criaient, à la sortie de l'école et à tue-tête : « Vive l'Algérie libre ! » au grand dam de leurs parents, qui craignirent pour leur propre sécurité. Il est vrai qu'il était sorti de son cadre professionnel pour jouer au détective.

Il va sans dire que les Kabyles étaient partout à la pointe du combat. Car, en plus d'avoir fait de leur « pays » le fer de lance de la « rébellion », ils créèrent les wilayas 4 et 6, ainsi que l'immense Fédération de France. Ajoutons que ce sont les commerçants kabyles installés en Oranie qui ravitaillèrent les maquis de cette région. Bien entendu, nul ne contesta leur autorité, du moins durant les trois premières années de la guerre. D'autant qu'ils eurent des hommes remarquables tels que Krim Belkacem, Omar Ouamrane, Abane Ramdane, Slimane Dehilès, dit colonel Si Sadek, Bougarra, alias colonel Si M'hamed, Ali Mellah, alias colonel Si Chérif, le grand Amirouche, Mohand Ou el-Hadj, sans oublier Hocine Aït Ahmed, Ahmed Boumendjel et son frère Ali, Amar Ouzegane, M'hamed Yazid, Omar Oussedik, Belaïd Abdessalam, Reda Malek, Terbouche Mourad, assassiné en Tunisie, Didouche Mourad... Le malheur c'est que ces hommes n'ont jamais pris conscience de leur appartenance à une seule ethnie, préférant se livrer « aux éternels démons berbères de la division » et rendant presque vains les immenses sacrifices de leurs frères. Car les pertes kabyles en vies humaines sont terribles : 240 000 âmes sur les 1 600 000 que comptait la province en 1954, contre 7 000 pour le département de Tlemcen et 29 000 (1) pour le département d'Oran. Les arabophones d'Algérie n'ignoraient d'ailleurs pas la saignée dont furent victimes les Kabyles, puisqu'ils allaient partout répétant, après 1962 : « *Leqbaïl djabouha, hna naklouha* » (les Kabyles ont gagné pour nous l'indépendance, mais c'est à nous maintenant d'en profiter). H

BESSAOUD MOHAMED ARAB

(1) N.D.L.R. – Nous laissons à l'auteur la responsabilité des chiffres qu'il avance.

AU CAIRE : LE C.N.R.A. PARLEMENT ALGÉRIEN





Kryn Taconis/Magnum

◀ Nasser, longtemps la fascination des Algériens pour avoir tenu tête aux Anglais, nationalisé le canal et feint de gagner quand il perdait.

Mohammed V roi ▶ du Maroc soutient la révolution algérienne mais avec quelques revendications territoriales sur le Sahara algérien.



Courrière/Match

Bourguiba, le ▶ père de la Tunisie indépendante. Marié à une Française, dont il a un fils, puis à une Tunisienne. L'hôte du F.L.N.





Sabine Weiss/Rapho



Résolus à convoquer le deuxième Conseil national de la révolution algérienne, Abane, Krim Belkacem, Ben Khedda et Dahlab, les quatre membres du premier Comité de coordination et d'exécution (C.C.E.) élu au « congrès de la Soummam » décident que la réunion se tiendra au Caire. Pourquoi cette initiative ? Parce que la densité de l'implantation militaire française rend impossible toute réunion importante de cadres du F.L.N.

Le choix du Caire correspond, de plus, à une ouverture politique en direction de Nasser, que le F.L.N. entend ménager pour pouvoir mieux tenir la dragée haute à Bourguiba et à Mohammed V. Le C.C.E. peut d'ailleurs d'autant plus facilement faire ce geste qu'il a marqué son indépendance en abandonnant, au Caire, son ancien siège de la rue Abdelkhalek Sarouat, propriété du gouvernement égyptien, pour acheter, avec ses propres fonds, un immeuble dans le « quartier chic » de Garden City.

Élargissement

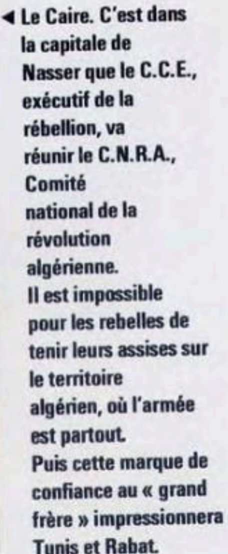
On voit donc arriver dans la capitale égyptienne, dans le courant du mois d'août, outre les quatre leaders du C.C.E., les membres du « premier C.N.R.A. de la Soummam » qui disposent encore de leur liberté de mouvement, notamment le colonel Ouamrane, le colonel Sadek (Slimane Dehilès), le colonel Si Nasser (Mohammedi Saïd), Lakhdar Ben Tobbal, Mostefa Ben Aouda, Brahim Mezhoudi, Abdelhafid Boussouf, le Dr Lamine Debaghine, Abdelhamid Mehri, Ferhat Abbas, Ahmed Francis, Toufik El-Madani, M'hamed Yazid, Mohamed Ben Yahia.

Un certain nombre des trente-quatre membres du premier C.N.R.A. manquent à l'appel, soit qu'ils aient été tués au combat, soit qu'ils aient été arrêtés par les autorités françaises, soit qu'ils n'aient pas pu faire le voyage. Aussi les présents décident-ils, dès leur première réunion – qui s'ouvre le 20 août avec une extrême discrétion –, de remplacer les absents et aussi de profiter de cette transformation pour élargir les assises du C.N.R.A. Ils décident aussi que le « parlement de la révolution algérienne » comprendra cinquante-quatre membres, et non plus

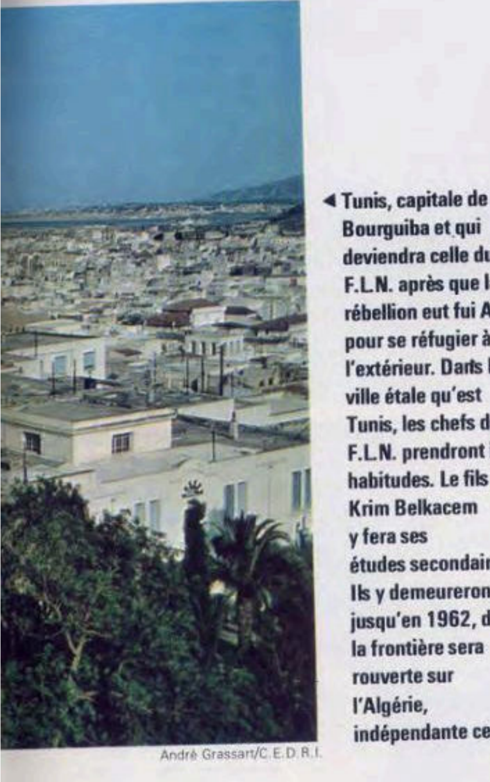
Ci-contre, Houari Boumediene, qui succèdera à ▶ Boussouf en wilaya 5, l'Oranie, dont on voit ici l'oued Sefra. Boussouf alors prend en main les destinées des camps A.L.N. au Maroc. Il vit à Oujda. Boumediene passera ensuite en Tunisie, à Ghardimaou.



Documentation arabe



◄ Le Caire. C'est dans la capitale de Nasser que le C.C.E., exécutif de la rébellion, va réunir le C.N.R.A., Comité national de la révolution algérienne. Il est impossible pour les rebelles de tenir leurs assises sur le territoire algérien, où l'armée est partout. Puis cette marque de confiance au « grand frère » impressionnera Tunis et Rabat.



André Grassart/C.E.D.R.I.

◄ Tunis, capitale de Bourguiba et qui deviendra celle du F.L.N. après que la rébellion eut fui Alger pour se réfugier à l'extérieur. Dans la ville étale qu'est Tunis, les chefs du F.L.N. prendront leurs habitudes. Le fils de Krim Belkacem y fera ses études secondaires. Ils y demeureront jusqu'en 1962, date où la frontière sera rouverte sur l'Algérie, indépendante cette fois.

trente-quatre, et qu'en son sein la distinction entre « titulaires » et « suppléants » sera abolie.

Certains des nouveaux promus sont immédiatement désignés, en particulier le nouveau chef de la wilaya 1, Chérif Mahmoud – qui s'est d'ailleurs rendu au Caire – et le successeur de Boussouf à la tête de la wilaya 5, Mohamed Bou Kharouba, *alias* Houari Boumediene. Les chefs de wilaya opérant sur le terrain étant, de droit, membres du C.N.R.A., ces nominations ne posent pas de problèmes. Il n'en est pas de même lorsque l'Assemblée décide que les autres nouveaux membres du C.N.R.A. seront choisis par le nouveau C.C.E. qui entrera en fonctions à l'issue de la délibération du Caire.

Ahmed Francis, qui est un juriste pointilleux, fait remarquer qu'il est assez étrange de voir le pouvoir exécutif régler le sort du pouvoir législatif, alors qu'en bonne logique ce serait le processus inverse qui devrait être engagé. Krim Belkacem lui répond que les circonstances exceptionnelles justifient des options exceptionnelles et qu'une révolution en marche ne doit pas se laisser paralyser par des subtilités de droit. Les délégués, qui partagent les scrupules de l'ancien leader de l'U.D.M.A., obtiennent cependant une légère satisfaction. Le principe de la désignation des nouveaux membres du C.N.R.A. par le nouveau C.C.E. – dès la première réunion de cette instance suprême du F.L.N. – est maintenu, mais les présents, qui sont tous confirmés dans leurs fonctions de membres du C.N.R.A., font approuver la cooptation immédiate de quelques responsables F.L.N. ayant fait la preuve de leur valeur combattante ou militante, par exemple, Laskri Amara et Amouri Mohamed, dit Lamouri (wilaya 1), le commandant Ali Menjli (wilaya 2) et les deux avocats Ahmed Boumendjel et Aït Ahcène (du barreau de Constantine), proposés par le C.C.E. sortant.

Une dernière décision est prise lors de la réunion : au nouveau C.N.R.A., le vote sera obligatoire ; lorsque telle ou telle question sera débattue, aucun « parlementaire » ne pourra se réfugier dans l'abstention.

Après que les problèmes « constitutionnels » ont été réglés, le C.N.R.A. du Caire passe à l'examen des problèmes de fond. Il discute, tout d'abord, d'un rapport de Krim Belkacem sur la situation militaire.

L'ancien commandant de la wilaya 3 fait preuve d'un optimisme relatif. L'A.L.N. de novembre 1954, qui n'était qu'un rassemblement disparate de groupes de partisans armés seulement de fusils de chasse et de quelques P.38, n'est-elle pas devenue une armée de 120 000 hommes (40 000 *moudjahidin* et 80 000 *moussbilin* et recrues à l'entraînement) disposant de canons de 57 sans recul, de mortiers, de mitrailleuses, de pièces de D.C.A. et d'un matériel de télécommunications moderne ? L'horizon n'est cependant pas sans nuages, car la construction, par l'armée française, de barrages électrifiés de plus en plus difficilement franchissables aux confins algéro-marocains et surtout à la frontière algéro-tunisienne, freine et stoppe même les possibilités de renforcement de la puissance de feu des maquis, tandis que le déploiement des unités françaises à l'est empêche la réorganisation efficace des combattants d'une wilaya 1 toujours quelque peu anarchique...

« Une discipline de fer »

Le rapporteur suggère, dans ces conditions, un plan en quatre points : 1) la direction du F.L.N. doit donner à Chérif Mahmoud les moyens de « rétablir une discipline de fer » dans la wilaya 1 ; 2) à partir de ses deux quartiers généraux de Ghardimaou, à l'est, et d'Oujda, à l'ouest, le commandement des opérations militaires (C.O.M.) doit être doté de tous les pouvoirs pour « organiser la bataille des frontières » (lutte contre les barrages, notamment celui de la « ligne Morice ») et pour assurer la « liaison logistique » entre les combattants de l'intérieur et la « base de l'est », qui, sous le commandement du colonel Ouamrane, est chargée d'assurer le ravitaillement en armes des maquis ; 3) les fonds du F.L.N. doivent désormais être utilisés, pour l'essentiel, à l'achat de ces armes à l'étranger, et notamment dans les pays arabes amis ; 4) les chefs de wilaya qui organisent le combat sur le ▶

Kahia



J.-C. Gagnaire





Guttierez



Kahia

Au Congrès du Caire, Krim Belkacem et Abane Ramdane se heurteront. Pour Abane, il n'est pas question de s'installer en exil. Et les djebels ? Pour Krim, il est indispensable que les « politiques » soient à l'abri.

Abane Ramdane opposé à une direction F.L.N. basée à l'extérieur

terrain – Ali Kafi en wilaya 2, Amirouche en wilaya 3, Si M'hamed (colonel Bougarra) en wilaya 4 et Boumediene en wilaya 5 – ont surtout besoin de recevoir l'équipement militaire qu'ils réclament. En ce qui concerne la stratégie et la tactique à appliquer, ils doivent disposer de la plus large autonomie, et la direction du F.L.N. doit leur donner « des directives plutôt que des ordres ».

– Faut-il comprendre, interroge Abane, que la direction du F.L.N., revenant sur les principes adoptés au « congrès de la Soummam », doit renoncer désormais au droit de dicter la politique qu'elle a choisie à tous les responsables de la révolution, fussent-ils colonels de wilaya ?

– Parfaitement, répond Krim.

La très large approbation que recueillent ces propos montre bien que le vent a tourné en faveur des colonels. Ceux-ci, qui n'avaient accepté qu'à contrecœur d'être subordonnés à Abane Ramdane et à son *brain trust*, sont d'ores et déjà en mesure de remettre en cause la « primauté du politique sur le militaire », l'un des deux postulats fondamentaux de la Soummam.

« Embryon de gouvernement »

Ce premier postulat était directement lié au second : la primauté de l'intérieur sur l'extérieur. C'est en effet parce qu'elle résidait, comme eux, en territoire algérien que l'équipe dirigeante, animée par Abane, avait pu, jusqu'en février 1957, imposer sa politique aux responsables des wilayas. C'est pourquoi Abane, peu enclin à abandonner ses prérogatives, se montre logique avec lui-même lorsqu'il plaide pour que la direction du F.L.N. ne considère pas son exil comme définitif et ne renonce pas à l'idée de retourner siéger clandestinement sur le sol national.

Les membres d'un comité de direction restreint, explique-t-il, devraient s'organiser de manière à pouvoir se rendre clandestinement en Algérie le plus souvent possible pour établir un contact direct avec les maquisards de l'intérieur. « Ce qu'il faut éviter à tout prix, conclut-il, c'est que la direction du F.L.N. – qu'elle soit militaire ou politique – ne paraisse décidée à s'installer, pour une longue période, hors du territoire national, car alors la tentation serait forte pour les responsables de wilaya de gagner eux aussi Tunis au bout d'un certain temps de commandement. »

– Ce point de vue est irréaliste, voire utopique, rétorque Krim Belkacem.

Pour Krim et pour la majorité des délégués du C.N.R.A., qui mettent une seconde fois Abane en minorité, les anciennes suprématies édictées par le « congrès de la Soummam » doivent disparaître. Il faut proclamer, au sein du F.L.N., l'égalité entre l'équipe de l'extérieur, où se retrouvent presque tous les combattants de la première heure, les leaders politiques algériens les plus expérimentés, et les chefs de l'intérieur.

Ceux-ci, fait remarquer Krim, ne peuvent pas craindre d'être sacrifiés puisqu'ils disposent, en tout état de cause, de la majorité dans un C.N.R.A. qui demeurera l'organe souverain de la révolution et qui se réunira tous les ans, le C.C.E. exerçant, dans l'intervalle de ses sessions, les responsabilités du pouvoir. Il doit être clairement établi, en revanche, que l'adoption de cette nouvelle orientation entraînera, *ipso facto*, la décision d'élargir considérablement l'ancien C.C.E., puisque celui-ci doit désormais fonctionner comme un gouvernement virtuel appelé d'ailleurs à se transformer, quand la conjoncture diplomatique sera opportune, en un gouvernement réel.

Concrètement, Krim Belkacem émet la suggestion, qui est retenue assez vite, en dépit des objections d'Abane, de constituer un nouveau C.C.E. de quatorze membres comprenant trois sortes de leaders : les cinq « chefs historiques » du F.L.N. détenus à Paris, à la prison de la Santé, quatre hommes politiques et cinq anciens chefs de wilaya habilités à constituer, au sein

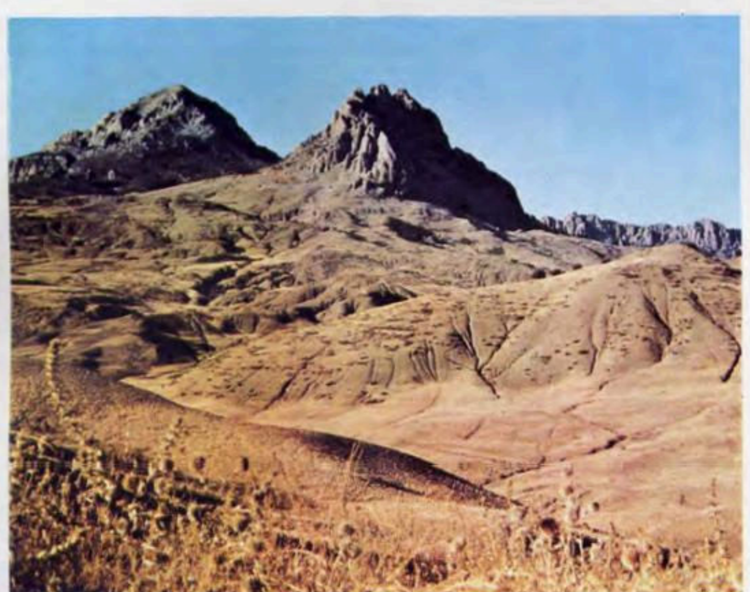
Documentation arabe



Coll. Jeune Afrique

L'indescriptible relief de la Grande Kabylie, qu'on pourrait comparer au massif des Corbières avec des villages pauvres accrochés à flanc de montagne. Un bijoutier expatrié en Oranie et revenu au pays natal, Amirouche, deviendra le chef de la rébellion kabyle en y organisant des maquis modèles. Discipline au couteau. Au sens propre.


Coll. Courrière


Simonet

Slimane Dehilès, Kabyle des Ouadhias et qui commandera en wilaya 4, dominée par le massif de l'Ouarsenis *(ci-dessus)*, restera toujours fidèle à Abane, même quand ce dernier sera en difficulté.

de cet organisme assez lourd, un « comité restreint » coordonnant l'activité militaire des unités de l'A.L.N. opérant dans les différentes régions de l'Algérie.

Les responsables qui avaient décidé, au cours de l'été de 1954, de déclencher l'insurrection algérienne étaient neuf. Ceux qui vont prendre maintenant la tête de cette insurrection seront également neuf, car les cinq « prisonniers de la France » – Ben Bella, Boudiaf, Khider, Aït Ahmed et Rabah Bitat – sont évidemment hors circuit.

Le fidèle Dehilès

La décision de les associer à l'exécutif du F.L.N. n'est pas, cependant, seulement symbolique. Une sorte de « réparation morale » est offerte à des hommes qui, au « congrès de la Soummam », avaient été écartés par Abane de l'instance suprême du F.L.N., et en ce sens, ce geste du C.N.R.A. du Caire constitue un désaveu – un de plus – infligé à l'ancien patron du premier C.C.E.

Abane n'a pas lieu, d'autre part, d'être satisfait de la désignation du « comité militaire restreint », composé de Chérif Mahmoud, Ben Tobbal, Krim Belkacem, Ouamrane et Boussouf. Les cinq colonels expriment, en effet, nettement leur volonté de garder la haute main sur la wilaya où ils ont fait leurs premières armes (la 1 pour Chérif Mahmoud, la 2 pour Ben Tobbal, la 3 pour Krim Belkacem, la 4 pour Ouamrane et la 5 pour Boussouf) et il est clair que leur groupe, directement relié aux maquis de l'intérieur, aura, de ce fait, une prépondérance incontestable sur le groupe des « politiques », où est relégué l'ex-n° 1 du F.L.N. Abane sera finalement, avec Krim Belkacem, le seul leader à faire partie du deuxième C.C.E. comme du premier, mais il se trouvera en position de faiblesse vis-à-vis de son principal adversaire.

Krim Belkacem n'est pas, comme Abane, un idéaliste intransigeant sur les principes. C'est un manœuvrier qui se détermine, non sans opportunisme, en fonction du rapport des forces du moment. En août 1957, il tire habilement son épingle du jeu en se ralliant aux vues « wilayistes » des porte-parole ambitieux de la deuxième génération de la résistance et en abandonnant les conceptions « unitaristes » de son ancien compagnon.

Les adversaires d'Abane peuvent difficilement demander que l'on écarte de l'équipe « civile » un homme qui a rendu à la résistance algérienne des services éclatants. Mais ils prennent l'offensive pour que l'élimination de ses deux principaux adjoints consacre l'isolement de leur rival au sein du nouveau C.C.E. La vigueur de leurs assauts donne à la dernière journée de la session du C.N.R.A., le 27 août, une intensité dramatique.

Ben Khedda et Dahlab, les deux hommes à abattre, sont accusés, avec une insigne mauvaise foi, des fautes les plus diverses. Ouamrane, qui joue les procureurs, prétend que ces deux hommes, emprisonnés en novembre 1954 alors qu'ils n'avaient nullement participé aux préparatifs de l'insurrection, n'ont été libérés en mai 1955 que parce que les autorités françaises « ne les jugeaient pas très dangereux ».

Abane écoute ces réquisitoires en silence, rentrant la tête entre les épaules et se rongeant nerveusement les ongles, puis il laisse éclater sa colère, et c'est en termes violents qu'il prend la défense de ses amis et qu'il passe à la contre-attaque.

Il est cependant trop minoritaire – seul le fidèle Slimane Dehilès le soutient inconditionnellement – pour que son éloquence soit efficace. Ben Khedda et Dahlab ne sont pas reconduits comme membres du C.C.E. Le premier représentera le F.L.N. à Londres et sera chargé, tout comme Mohamed Ben Yahia, d'effectuer des mission « circonstancielles » dans des capitales étrangères. Le second s'occupera, au Caire, des affaires de presse et d'information du F.L.N.

Les vieux routiers

A leur place, trois autres « vieux routiers » (c'est l'expression qu'emploie Krim Belkacem) sont choisis pour représenter, au sein du nouveau C.C.E., « les anciennes formations politiques du nationalisme algérien » (M.T.L.D. et U.D.M.A.). Ferhat Abbas sera chargé, à Tunis, de la propagande internationale du F.L.N., le Dr Lamine Debaghine sera, au Caire, le porte-parole de la direction du mouvement et le jeune Abdelhamid Mehri, trente-deux ans, ancien étudiant d'arabe à l'université Zitouna à Tunis, ancien responsable de la presse arabe du M.T.L.D., et ambassadeur en Syrie du F.L.N. (qu'il a rallié en juillet 1955), représentera le C.C.E. non seulement à Damas, mais dans tout le Moyen-Orient. **H**

Albert Paul LENTIN

Tallandier



Boussouf cède la wilaya d'Oranie à Boumediene et commande à Oujda.

Tallandier

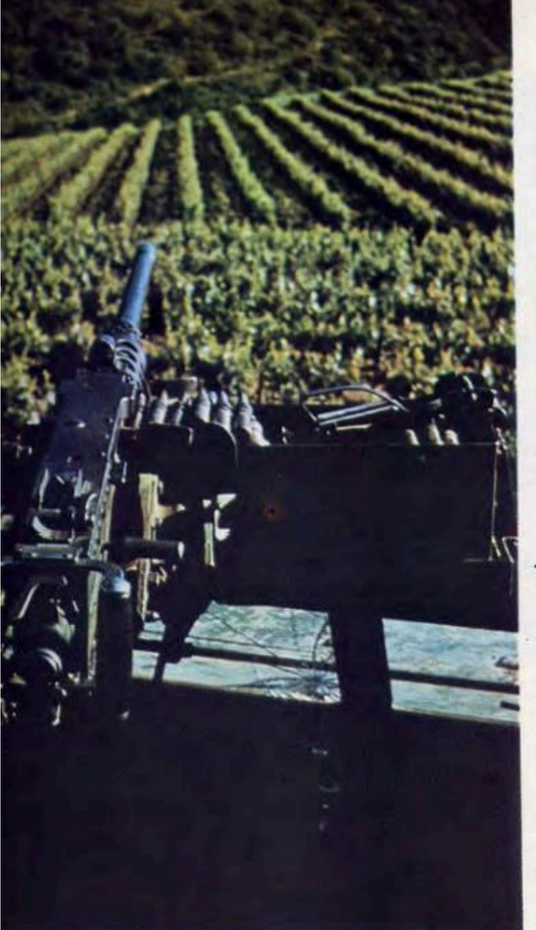


Ahmed Francis, d'abord un modéré. Beau-frère de Ferhat Abbas.

Kahn



Lamine Debaghine, un médecin, envoyé au Caire en 1956.



Coll. particulière

CHERCHELL : VENDANGES SOUVENIRS

◀ Une mitrailleuse pointée sur des champs de vigne, image par trop symbolique de la guerre. Avant, il y avait les vendanges de la paix, une fête dans la région de Cherchell, où les vignes bordent la mer.

Les travaux duraient jusqu'à la dernière grappe. Puis on payait les ouvriers « le lendemain du dernier jour ». Le dernier jour, la dernière charrette était triomphalement fleurie et promenée dans le village. ▶



Coll. particulière

◀ Très tôt, avant le lever du jour, les gens des douars descendaient des montagnes par tous les sentiers qui vont aux parcelles. On entassait alors les grappes dans des corbeilles de roseaux tressés, en se racontant d'interminables histoires.

Le Cherchellois, terre de vignes, voyait entreprendre les vendanges quelques jours après le 15 août, de la mer à l'arrière-pays. L'heure H n'était pas la même partout : cette heure que l'on n'anticipe ni ne dépasse impunément car – tous les vignerons le savent – on perd ou on gagne beaucoup selon qu'on procède à la cueillette un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Vers le 20 août, le raisin mûrissait à Cherchell, Novi, Fontaine-du-Génie, Gouraya, terres maritimes, tandis que Zurich ou Oued-Bellah, par exemple, couvaient leurs grappes jusqu'aux premiers jours de septembre.

La plupart des agriculteurs œuvraient en coopérative, pour des raisons pratiques plus que par goût personnel. Le vigneron aime à faire « son vin » et le cru à créer le hante, même quand il ne l'avoue pas. On ne confessait pas davantage, en Algérie, ce goût du risque, cette passion de l'initiative, lents à s'éteindre chez les fils de pionniers. Les fermes isolées et celles qui possédaient des terres étendues avaient d'ordinaire leur propre cave ; elles assumaient, « de vigne en grappe, de grappe en vin », tous les travaux.

Fièvre joyeuse des vendanges ! Sortie des corbeilles et des voitures. Pullulement soudain des hommes et des enfants. Le pays, telle une pâte, fermentait. Il fallait quitter le gourbi bien avant le lever du jour si l'on tenait à être des premiers à l'embauche. Ceux du Chenoua voyaient poindre l'aube tandis qu'ils descendaient vers la plaine, zigzaguant comme des chèvres par les sentiers de la montagne. Ils n'avaient pas besoin de repère, connaissant le moindre détour ; et pourtant ils regardaient l'étoile rouge d'un feu de bois allumé au lieu de l'embauche : chaleur nécessaire pour ceux qui attendaient, en ces heures presque toujours froides.

Affaire d'hommes, la vendange. Les femmes y étaient rarement admises à Miliana : pas plus les fillettes que les aïeules, rompues pourtant aux durs travaux. Les jeunes garçons – quatorze, quinze ans – coupaient les grappes, qui s'entassaient dans des corbeilles, et les hommes soulevaient la charge, la plaçaient sur une épaule protégée par un sac ou un coussin ; ils allaient, les deux bras levés, jusqu'aux voitures, où elle basculait.

On employa longtemps des corbeilles de roseau, courantes alors en Algérie ; mais le jus, bien sûr, les imprégnait assez vite. Le métal remplaça le roseau, jusqu'à l'ère banale mais pratique et colorée du plastique.

Pas de chansons. Les ouvriers s'interpellaient ou se racontaient des histoires. Leurs éternelles « chikayas » n'étaient pas absentes des vendanges. L'injure et le rire foisonnaient. Cela donnait une rumeur rauque, piquetée de cris et d'appels, dans l'euphorie d'une cure uvale gargantuesque qui vous refaisait une santé en quinze jours ou trois semaines.

La sieste pétrifiante

« Plus de boutonneux après ce régal, notaient les infirmières et pharmaciennes bénévoles que devenaient, dans le bled, par la force des choses, les maîtresses de maison européennes. Le raisin absorbé à haute dose récure aussi bien le foie que l'appareil digestif. Miracle annuel ! »

Chacun apportait de chez lui galette et figues, dans ces sacs en palmier nain tressé qu'on nomme krachs ; cela accom-

ils avaient gardé les caves ou les vignes en temps de paix.

Le soir dispersait les ouvriers, sauf, quelquefois, des hommes qui habitaient loin et qui aimaient mieux dormir sur place.

Les krachs, vidés des galettes et des figues, recevaient une part de raisin pour la famille. Quelques propriétaires fixaient cette part à un ou deux kilos par jour. D'autres fermaient les yeux, préférant un sac plus lourd aux réserves faites par un petit nombre : grappes cachées dans des trous, au pied des ceps, et enlevées pendant la nuit... quand cette méthode « écureuil » ne laissait pas le malin pantois devant des rangées de pampres où il ne se retrouvait plus...



Ionesco/Réalités

pagnait le raisin pendant les pauses ; mais aucune horloge ne réglait la cure uvale spontanée, aucune interdiction ne la limitait. La pause, c'était surtout le repos : plus longue à midi qu'à 8 heures et à 16 heures. On s'asseyait, on bavardait, on s'allongeait. Le soleil lui-même et la fatigue commandaient la sieste, au milieu du jour.

Alors, tout semblait pétrifié : les hommes, les enfants, les voitures, les chevaux — au temps où le cheval jouait encore son rôle dans les activités de la vigne et des champs. Le bruit ne reprenait que peu à peu, comme en sourdine, pendant que chacun secouait son sommeil. Puis, de nouveau, l'immense ruche bourdonnait sous le ciel brûlant ; et les passants faisaient halte au bord des routes, profitant de « la part à Dieu » qui leur était cordialement faite. Ils se rafraîchissaient tout en observant, amusés, la fourmilière des garçonnets coupant les grappes, les allées et venues des hommes maintenant leur corbeille et le cheminement cahoté des voitures en direction de la cave.

Les longs bâtiments blanchis, abondamment lavés, polarisaient dès ce moment, et pour plusieurs semaines encore, la vie de la ferme. Les grappes chaviraient dans le conquet. Les machines allaient se saisir d'elles, et cela sentait l'usine déjà, bien que des hommes armés de fourches aidassent au départ de la masse bousculée. Conquet, fouloir, érafloir, premières cuves, pompes à moût... Passage d'une cuve à l'autre. Une surveillance restreinte suffisait. Hommes de confiance, connaissant bien les dangers de la fermentation. Bientôt, la cave s'emplirait de grondements et de bouillonnements ; l'imprudent qui se pencherait sur l'une des cuves s'y abîmerait, foudroyé.

Plus d'un gardien aimait « sa cave » : fier de savoir les secrets du métier et d'exercer une surveillance. Heureux de la confiance qu'on lui témoignait. Certains surent garder leurs maîtres, pendant les années de guerre, comme ils avaient gardé les caves ou les vignes en temps de paix.

Une flûte enchantée

Les gardes et les hommes qui ne rentraient pas chez eux prenaient ensemble le repas du soir. Ils allumaient un feu. Une grande paix s'était faite. On avait vu partir, non seulement « ceux de la vendange », mais, dans les fermes aux cultures multiples, les ouvriers qui labouraient la terre pour le blé et l'équipe qui assurait l'arrosage des orangers. Plus d'un agriculteur se préoccupait ainsi d'assurer toute l'année du travail à sa main-d'œuvre.

Le feu rougeoyait près de la cave. Les voix avaient, comme les flammes, des temps de moyenne intensité coupés d'éclats brusques et de rires. Puis le chant nostalgique d'une flûte s'élevait ; il accrochait les cœurs dans cette solitude étonnante après l'effervescence du jour. Tous se taisaient alors, immobiles, comme frappés d'enchantement.

Ainsi se déroulaient les vendanges, en temps de paix, dans le Cherchellois, avec des variantes qui tenaient au caractère des propriétaires et à celui des ouvriers. Tel vigneron employait des cadres européens ; tel autre les recrutait ▶

De père en fils, et d'une communauté à l'autre, les ▶ rites des vendanges se transmettent, et les ouvriers, pendant des générations, descendent à la même ferme, dont ils finissent par prendre les récoltes à cœur...



Alpha press

les raisins de la paix, la fête renouvelée...

dans sa main-d'œuvre arabe ou berbère, formant ces hommes et leur donnant des responsabilités de plus en plus étendues. Des usages locaux se créaient, prenaient force de tradition : par exemple, la dernière voiture, proclamant la fin des vendanges, et la distribution de cigarettes qui suivait.

Une gerbe énorme trônait au-dessus des ultimes corbeilles : panaches de roseaux, de pampres et de scilles – ces « bâtons de saint Joseph » aux fleurs blanches, petites et serrées, que les premières pluies dressent, tout droits, près des fossés, en septembre ou même dans les derniers jours d'août. Des palmes agrémentaient parfois cette voiture triomphale.

« Le lendemain du dernier jour »

Certaines maîtresses de maison – unique élément féminin des vendanges – venaient accueillir le bouquet roulant près de la cave. Elles souriaient, joliment mises; et elles avaient soigné tant de femmes, tant d'enfants, sans compter les ouvriers accidentés, au cours d'une année laborieuse, que ces rudes hommes trouvaient naturel de les voir là, entre le conquet bourré de grappes et le char de corso fleuri.

Une vendange s'achevait, une autre s'amorcerait bientôt par les premiers des travaux multiples qui occupent tant de bras : sabrage des sarments, à l'automne, et ramassage par les gosses; taille à partir de décembre; élagage des pousses au printemps; effeuillage pour dégager les grappes; attachage en gobelets ou sur fils de fer; scarifiages pour maintenir la terre humide et enrayer la pousse de l'herbe; traitement contre l'oïdium et le mildiou, ces fléaux qui peuvent détruire une récolte en peu de temps.

Les hommes recevaient des acomptes réguliers pendant les vendanges. La paie générale avait lieu « le lendemain du dernier jour », dans le calme d'un répit commençant; et chacun tenait à y venir en habits de fête.

Les caves n'emploieraient plus que quelques spécialistes. Le joyeux lavage des bâches, à la rivière, ne serait qu'un bref épisode. On fermait vraiment l'ère des vendanges en pliant ces bâches qui avaient garni chaque voiture pour retenir le jus des raisins écrasés.

Maintenant, la main-d'œuvre excédentaire devrait chercher un autre emploi.

J'y pensais, à la fin d'une de ces vendanges cherchelloises. Chaque forme d'activité algérienne me plaçait devant des problèmes tandis que je parcourais le pays du nord au sud, de l'est à l'ouest, allant de l'alfa au mouton, de la vigne au blé, des terres prospères aux terres saturées de sel.

« Je n'ai vu partir aucun ouvrier pendant ces vendanges, me dit le jeune propriétaire chez qui je me trouvais alors. Je m'attendais à des défections, cette année. Ils sont bien payés; mais un voisin a décidé tout à coup de les payer davantage. Tous le savaient, naturellement. Moi, bouche cousue, j'observais les pointages. Pas un de moins. Au contraire, il en arrivait de nouveaux.



Les souvenirs de ce petit pied-noir, quand il évoquera son enfance dans quelque ville de l'hexagone : ce jardin baigné de soleil, ces grappes merveilleuses, l'odeur des futailles et le frôlement des insectes. Puis aussi, ce vieil Arabe moustachu, avec sa voix rocailleuse et son goût pour l'objectif. Mais oubliera-t-il les ouvriers anonymes, ceux qui chantaient en plein vent en vidant leur comporte et qui repartaient, le dernier jour, pour une année?

» J'ai appelé, finalement, un de ceux en qui j'ai confiance, et je lui ai dit : Qu'est-ce qui se passe? Pourquoi n'allez-vous pas chez M. Un tel... tu sais bien pourquoi?

» Il a ri. « On n'est pas si bêtes! »

» L'explication m'a fait plaisir : « Ce » que tu nous paies, c'est juste : on le » sait.' L'autre, qu'est-ce qu'il veut?... » Qu'on aille chez lui pendant trois » semaines, parce qu'il donne plus? » Bon. A la paie générale, j'ai plus d'ar» gent. Et puis après? Débrouille-toi, » mange si tu peux; on n'a plus besoin » de toi ici. J'ai rien à dire. Mais si je » travaille chez toi, tu ne me laisses pas » tomber. Tu nous fais arracher le len» tisque, creuser des fossés, faire des » chemins... Ça te coûte beaucoup d'ar» gent; et quelquefois tu nous dis : » Écoute; pars quelque temps. Regarde » si tu trouves du travail ailleurs. Je » ne peux pas arracher tout le temps » du lentisque. Reviens après, si ça ne » va pas. Tu penses qu'on a besoin de » manger, nous, la femme et les enfants. » Alors, voilà. »

Ce souvenir est l'un des meilleurs parmi ceux, pourtant si nombreux, que m'ont laissés les vendanges du temps de paix, en Algérie... H

Marguerite SY

Cherchell : la fontaine de la place romaine. Quelques chapiteaux antiques et des moulages du musée.

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les lundis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

Directeur : ***Yves Courrière***
Conseiller auprès de la Direction : ***Général Beaufre***
Rédacteur en chef : ***Jean Fontugne***
Adjoints : ***Jacques Kohlmann***, ***Marie Elbe***
Chef service photo : ***François Wittmann***
Directeur des publications Historia : ***Christian Melchior-Bonnet***
Administration : ***Christian Clerc***
Maquettiste : ***Roger Brimeur***

Dessinateur : ***John Batchelor***
Fabrication : ***Roger Brimeur***
Secrétariat de la rédaction : ***Brigitte Le Pelley Fonteny***
Adjoint : ***Charles Meyer***
Directeur de la promotion : ***Jacques Jourquin***
Assistantes : ***Chantal de Pinsun***, ***Françoise Rose***
Relations publiques : ***Claude Bénédick***
Abonnements : ***Jean-Loup Pellé***

RÉDACTION-ADMINISTRATION
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Télex 21311. Publio Réf. 581
Prix de vente au numéro : France, 3 F. — Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE : 61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE : S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.

Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF

RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.

NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements peuvent être pris à partir du n° 194 (nouvelle série Historia Magazine-Guerre d'Algérie) ou du numéro en cours.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.

CHRONOLOGIE
Janvier 1958 *(suite)*

AMÉRIQUE

1er : échec d'une rébellion militaire au Venezuela.
3 : offensive contre les péronistes en Argentine.
17 : lancement réussi d'une fusée Polaris.
23 : renversement du général Perez Jimenez au Venezuela ; le nouveau gouvernement est formé par la junte de l'amiral Uguetto.
25 : rétablissement des libertés constitutionnelles à Cuba.
27 : accord sur les échanges techniques et culturels entre les États-Unis et l'U.R.S.S.
29 : prêt soviétique à l'Argentine.
31 : lancement du premier satellite artificiel américain : « Explorer 1 ».

ASIE

4 : Soekarno appelle à l'union de tous les Indonésiens.
18 : accord d'assistance technique entre la Chine et l'U.R.S.S.
20 : signature du traité de paix nippo-indonésien.
23 : accord sur la coopération technique franco-indienne.

EUROPE

1er-7 : capture d'un avion britannique et d'un avion américain par les Albanais.
3 : naissance de la Fédération des Indes occidentales britanniques (West Indies Federation). La Guyane et le Honduras britanniques refusent d'y entrer.
6 : départ de 41 000 soldats soviétiques de l'Allemagne de l'Est.
Protestation des trade-unions contre le transport de bombes H par les avions américains basés en Angleterre.
7 : mort de Petru Groza, président du Praesidium roumain. Gheorghe Maurer lui succède.
8 : message de Boulganine aux puissances occidentales : proposition de conférence au sommet entre les pays de l'O.T.A.N. et ceux du pacte de Varsovie pour mettre fin à la guerre froide. Refus des États-Unis et de leurs alliés.
13 : l'Allemagne fédérale hostile au plan de zone démilitarisée en Europe.
17 : réunion à Rome d'un comité franco-italien pour la mise en valeur de l'Afrique.
21 : 21 savants allemands, en U.R.S.S. depuis 1945, rentrent en République fédérale.
21 : accord germano-franco-italien sur l'intégration des armements.
22 : l'Allemagne de l'Est propose un référendum dans les deux Allemagnes.
24 : essai réussi de fusion d'atomes d'hydrogène lourd en Grande-Bretagne.
27 : conférence du Pacte de Bagdad à Ankara.
Après l'affaire du Slovenija, *la Yougoslavie rejette les accusations de trafic d'armes.*
29 : publication d'un Livre blanc hongrois sur la révolution d'octobre 1956.
30 : condamnation de grévistes en Espagne.

LA SEMAINE PROCHAINE



AIDES ÉTRANGÈRES ET TRAFICS D'ARMES

Sommaire du n° 236 :

- **Trafic d'armes : le « Slovenija »**

Les trafics d'armes au profit du F.L.N. ont donné lieu à de merveilleux romans d'espionnage. D'un navire battant pavillon yougoslave, le « Slovenija », on devait, après son arraisonnement, débarquer à Mers el-Kébir 148 tonnes d'armes et de munitions, 12 000 armes collectives et individuelles. Comment le F.L.N. avait-il pu payer ces armes ?

- **Un travail de Romains**

« ... Alors s'engage une sorte de course contre la montre, de combat avec la nature. Nous avions trois mois pour faire ce qui manifestement en demandait six. » Un officier du bataillon du génie raconte comment il participa à la construction de la ligne Morice.

- **La nuit nous appartient**

Un des premiers problèmes posés aux combattants de l'A.L.N. avait été celui des caches pour eux-mêmes, leur ravitaillement. Un ancien officier fellagha nous les fait visiter...

- **Lacoste et Alger**

Le 11 novembre 1957 marque certainement le divorce du ministre résidant d'avec la population algéroise. Il ne devait plus jamais obtenir la confiance de ceux qui l'avaient si longtemps soutenu en mettant en lui leur espoir.

- **Baladins du djebel**

Une bonne partie de la troupe itinérante qui avait joué dans les nombreux postes d'Indochine se retrouve en Algérie. Elle devait, pendant quatre ans, connaître, au cours de ses déplacements, le meilleur public du monde.

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 3e trim. 1972. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 2040.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
N° 235 - 3 juillet 1972.

LE COURRIER DE

LA COLÈRE

Le Courrier de LA COLÈRE
Administration - Rédaction - Publicité -
9, rue du Hanovre, Paris, 2me
Tél. : RIChelieu 53-95

Je dirai simplement, parce qu'il faut que quelqu'un le dise, quelle honte, quelle révolte se lèvent dans le cœur des bons français.
GÉNÉRAL DE GAULLE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE PARAISSANT LE VENDREDI

NUMÉRO 10 — 50 FRANCS — 24 JANVIER 1958

L'ENJEU DE L'ALGÉRIE

par Michel DEBRÉ

Il est bon, il est nécessaire de répéter, de rappeler à la fois ce qui est en cause avec l'avenir de l'Algérie et ce que sont exactement les responsabilités de la France, c'est-à-dire, en fait, les responsabilités des pouvoirs publics dont nous — Parlement — faisons partie.

L'Algérie est devenue un des champs de bataille du monde. Dans cette lutte où tous les Etats et les hommes de notre siècle sont engagés, où les uns luttent pour la plus grande puissance, et les autres pour conserver la vie, il est possible que le drame dans lequel nous sommes jetés eût pu nous être épargné si la France avait été plus forte dans les années passées. Mais, pour notre malheur et en partie à cause de notre faiblesse, Alger et l'Algérie sont devenus objets de convoitise et l'on comprend pourquoi ! Qui tient l'Algérie peut tenir la Méditerranée occidentale ; qui tient l'Algérie peut tenir le Sahara : qui tient Alger peut tenir l'Europe.

Nous commettons l'erreur, parce que nous n'avons pas de volonté de guerre ni de conquête, de mésestimer la valeur stratégique de certaines positions ou de certains territoires. En 1938, le problème des Sudètes a été vu par les dirigeants français et anglais comme un problème de nationalités. Pour Hitler, comme plus tard pour Staline, les Sudètes, c'était la Bohème, c'était Prague ; et qui tient Prague peut tenir l'Europe centrale. Nous discutons à propos d'Alger et d'Afrique, des droits des hommes et des communautés qui y habitent, mais d'autres ne se préoccupent de ces communautés qu'à la manière dont Hitler se préoccupait des Sudètes, pour occuper une position stratégique.

A notre place

Que s'installe à Alger un dictateur, qu'y règne une autorité politique moteur ou jouet d'une ambition de conquête, moyen ou soutien d'un impérialisme à l'échelle du monde, voici quelles en seraient les conséquences : il n'y aurait plus de liberté de circulation en Méditerranée. Il n'y aurait plus de libre accès de l'Europe au Sahara, ni à l'Afrique noire. La sécurité de l'Europe elle-même serait menacée et, pour commencer, la sécurité de la France. Dès lors, il est aisé de comprendre l'intérêt que portent à Alger les grands tyrans qui tentent présentement de dominer le monde ou une partie du monde.

En Algérie ou en Tunisie, ces quatre soldats (et combien d'autres ?) sont prisonniers des " officiers " du F.L.N.



Que cherche l'impérialisme islamique dont un homme comme Nasser se voudrait le chef actif et dont pas mal d'autres trublions se veulent les hérauts ou les serviteurs ? Faire sauter le verrou que constitue l'autorité française à Alger. Celui des agitateurs qui s'installerait à Alger aurait, sur l'échiquier mondial, une admirable partie à jouer — du moins pour un temps — et pourrait même se tailler un empire provisoire.

Pour l'impérialisme soviétique dont il faut comprendre l'ardente continuité derrière les rivalités de personnes et les apparents changements d'attitude, enlever Alger à l'Occident, occuper une place, un territoire stratégique, c'est se donner une chance de maîtrise sur les richesses africaines, c'est mettre, par la même opération, toute l'Europe à sa merci. Car bien fous sont ceux qui croient à une Europe indépendante au cas où Alger cesserait d'être ville française, et c'est peut-être là le principal intérêt du soutien soviétique à la rébellion.

Que cherche la politique américaine ? Sans doute à éviter la mainmise des Soviets sur la Méditerranée et sur l'Afrique. Oui ! Mais, par malheur pour nous, les Etats-Unis n'ont pas encore compris qu'il était préférable de faire confiance à ses amis plutôt qu'à ses adversaires. A Washington, on se refuse à voir, derrière l'impérialisme arabe, l'ardente croisade politique contre l'Occident, moyennant quoi Washington est responsable de l'écrasement progressif, non seulement de l'Occident, mais même des nationalistes modérés du Proche-Orient. Le rêve américain qui espère défendre l'Occident en substituant à la France un nationalisme anti-européen mais proaméricain est une chimère inouïe. C'est toujours la politique de M. Dulles pour qui Nasser est encore — je reprends ses propres paroles — le chef respecté et estimé de la Ligue arabe !

Suite page 2

SAUVER L'ARMÉE FRANÇAISE...

« Sauver l'Armée Française », c'était le titre d'un article de Robert Guillain dans **Le Monde,** à l'époque de Dien-Bien-Phu.

« Il n'y aura pas de Dien-Bien-Phu algérien », disait un de nos ministres, il y a quelque temps, et cela demeure probablement encore vrai aujourd'hui, au sens littéral.

Mais l'Armée Française doit être sauvée malgré tout. Et elle a besoin de toute la vigilance, de toute la résolution, de toute l'affection du peuple français pour échapper au sort horriblement injuste qui l'atteint.

Un autre Dien-Bien-Phu se prépare, et dont on ne pourra faire de films, non plus que l'on ne pourra jamais baptiser une promotion de Saint-Cyr de son nom, tant il sera honteux, tant il sera dénué de toute la sombre gloire des combats désespérés, tant il sera l'accomplissement de la capitulation morale que nos maîtres ont su doucement préparer jusque dans nos cœurs, jusque dans les cœurs les plus farouches.

L'Armée Française doit être sauvée. Non pas de l'encerclement par le Viet-Minh, mais de la trahison légale qui s'accomplit tous les jours sous nos yeux, avec notre consentement tacite.

Trahison! Trahison! C'est l'un des désespoirs de notre temps que de constater combien ce mot, autrefois terrible, est aujourd'hui tellement usé, tout comme les "félicitations et vœux de bonheur" des mariages, ou bien les "sincères condoléances" des enterrements. Mots usés, au point que les gens sincères ont honte de les prononcer.

A force d'être trahis, tous les jours, à tout petits coups, — comme le petit verre pris tous les jours, à tout petits coups, qui tue plus sûrement qu'une terrible saoulerie, — à force de vivre dans la trahison, ce mot finit par sonner comme une monnaie usée.

Bientôt, nous aurons honte de seulement prononcer le beau nom de notre pays, la France, tant il sonnera dans nos cœurs comme une monnaie usée!

Qu'est-ce que la France, aujourd'hui, dans le cœur du capitaine Moureau?

Qu'est-ce que la France, aujourd'hui, dans le cœur de nos quatre soldats qu'en ce moment un diplomate suisse mendie aux rebelles?

Nos dirigeants, regardez bien cette photo! Encore une! Nous vous en ferons un album, jusqu'à ce qu'enfin vous tombiez à genoux et demandiez merci! Regardez le visage tendu de ces quatre garçons qui, seuls, on ne sait où, **assument la France** sur leurs frêles épaules!

Ah! colère française! A moi, Auvergne! A eux! A nous! leurs parents ont payé leurs impôts, et, avec cet argent que vous distribuez à Bourguiba et à Ben Youssef, les rebelles reçoivent des armes pour tuer les nôtres! **Quatre mille cinq cents morts pour rien!** Ah! langues dorées, votre affaire est pourtant bien présentée! Le poisson est pourtant bien noyé, avec l'art consommé des spécialistes de "relations publiques"! L'accouchement sans douleur! La capitulation, la honte en douceur!

Nos dirigeants, regardez bien cette photo.

Et prenez garde qu'au jour du désespoir et de la honte, le jour où nous aurons bu le calice **jusqu'à la lie,** ne naisse un F.L.N. français! Ce jour-là, tout sera perdu, mais vous aussi, vous serez perdus!

LE COURRIER DE LA COLERE.

Un sénateur d'Indre-et-Loire, Michel Debré, mène, depuis novembre 1957, une violente et vigoureuse campagne d'opposition pour la sauvegarde de l'Algérie française. Gaulliste passionné et fidèle, il dénoncera, des semaines durant, dans son hebdomadaire, la faiblesse du régime, les hésitations de « ces princes qui nous gouvernent »...